MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT N°9

JAMES BOND
Tuer n'est pas jouer

FREDDY 3
Les griffes du Cauchemar

LE GRAND REX
Lâchez les monstres !

CREEPSHOW 2
King-Romero-Savini



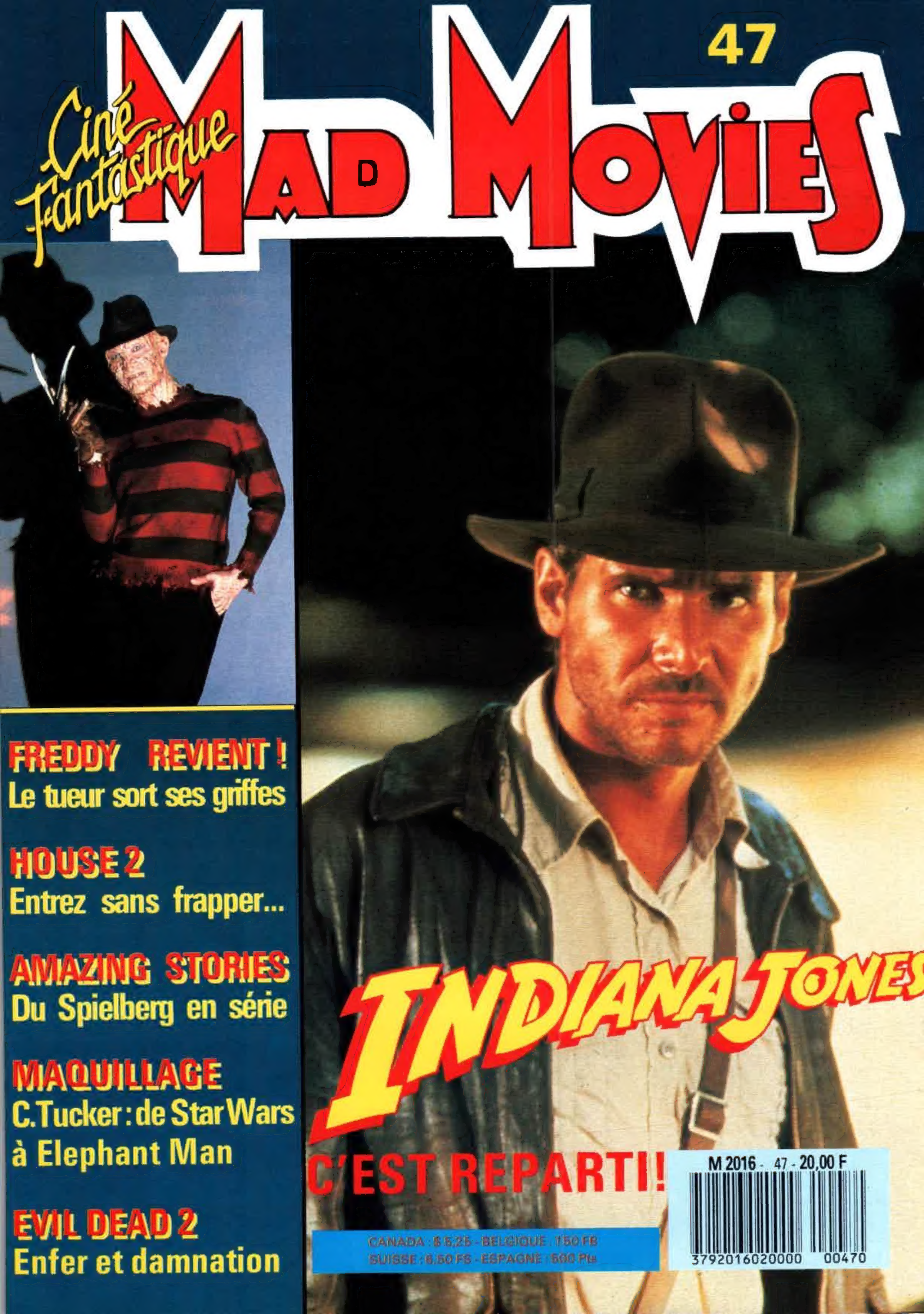
COME-BACK :

INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

ESPAGNE : 550 PTS
BELGIQUE : 1?? FB
CANADA : ?,75

M 3226 - 9 - 20,00 F

3793226020002 00090



47
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
FREDDY REVIENT !
Le tueur sort ses griffes
HOUSE 2
Entrez sans frapper...
AMAZING STORIES
Du Spielberg en série
MAQUILLAGE
C.Tucker : de Star Wars à Elephant Man
EVIL DEAD 2
Enfer et damnation
INDIANA JONES
C'EST REPARTI !
CANADA : $ 5,25 - BELGIQUE : 150 FB
SUISSE : 6,50 FS - ESPAGNE : 500 Pts
M 2016 - 47 - 20,00 F
3792016020000 00470


CREEPSHOW 2 Page 18

Mad Movies présente

IMPACT

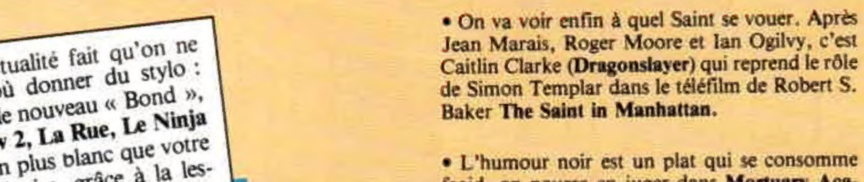

LA RUE Page 22


INDIANA JONES Page 10

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** et **rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Comité de rédaction** : Marcel Burel, Alain Charlot, Norbert Moutier, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. Collaboration : Cyrille Giraud, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Giovanni Arduino (Italie). **Maquette** : Jean-Pierre Putters. **Remerciements** à Michèle Abitbol-Lasry, A.R.P., Howard Berger, Florence Borda, Denise Breton, Cannon France, Pierre Charles, Eurogroup, Vanessa Jerrom, Anne Lara, André-Paul Ricci,, Alain Roulleau, Jonathan Roulleau, Sami Films, Robert Schlockoff, Mark Shostrom, Gérard Thomas, Jean-Pierre Vincent. **Composition** : SAMAT. **Photogravure** : I.G.O. **Impression** : SIEP. **Distribution** : N.M.P.P. **Rédaction/Administration** : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Dépôt légal** : Juin 87. **Commission paritaire** : N° 67856. **N° ISSN** : 0765-7099. Parait tous les deux mois. N° 9 tiré à 60 000 exemplaires.

Photos de couverture : Timothy Dalton dans **Tuer n'est pas jouer**, *Tom Savini dans* **Creepshow 2** *et H. Ford dans* **Indiana Jones et le Temple maudit**. *Dos couverture : Timothy Dalton et Maryam D'Abo dans* **Tuer n'est pas jouer**.

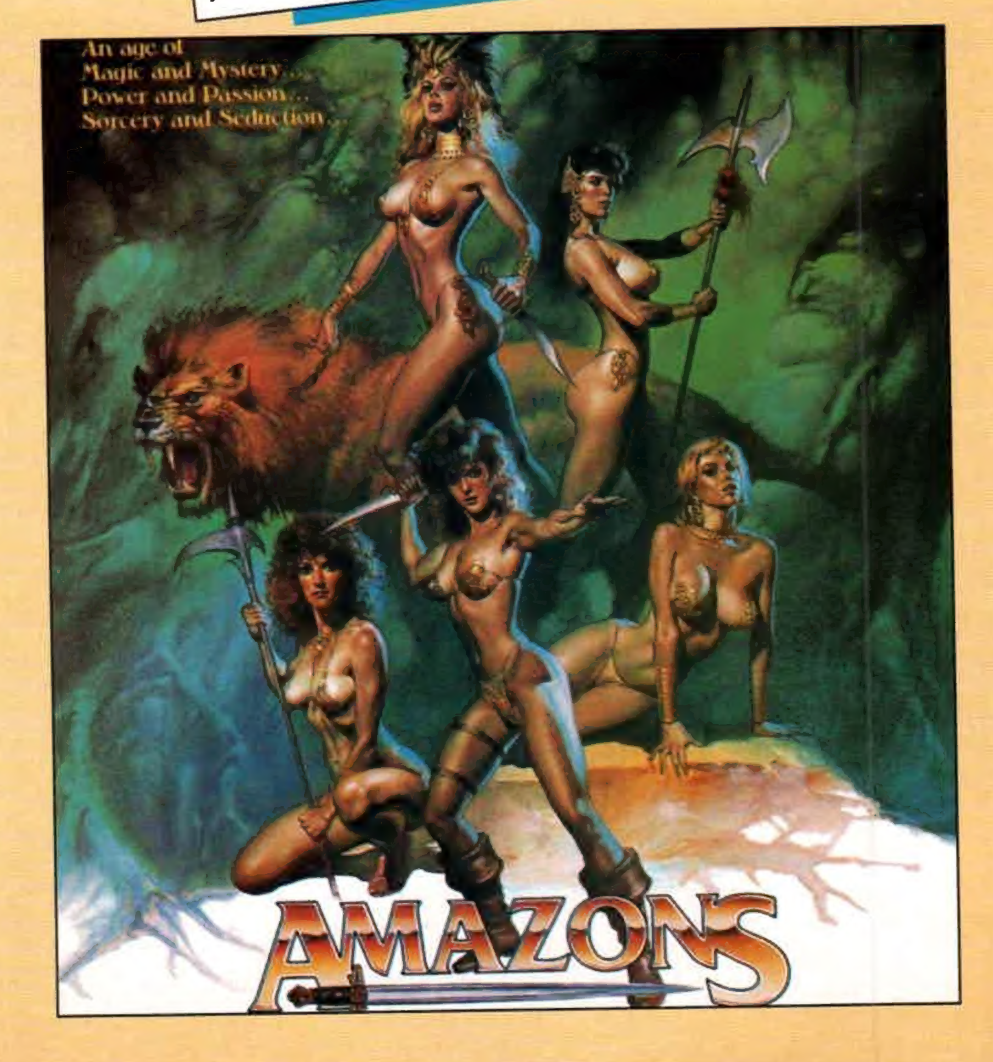
Télégrammes



EDITORIAL

Encore plus inquiétant que le trou de la Sécurité sociale, le public hébété contemplait ce trou énorme que provoquait l'absence du nouveau numéro d'**Impact** dans vos kiosques préférés. Eh oui, **Marie-Claire, Je tricote tout moi-même, Minute** et puis soudain plus rien, l'angoisse, le vide, l'insupportable manque ! En fait, c'est à l'enfer cannois que nous devons ce retard contrôlé : toute l'équipe descendue pour de folles agapes et, accessoirement, ramasser matos, visionner films et accorder entretiens (toutes les vedettes tenant absolument à rencontrer le staff juvénile de votre revue favorite). Au niveau de l'impact des sujets (c'est le cas de le dire), nous pensions qu'il ne serait pas possible de faire plus fort que le numéro précédent, qui nous a valu un courrier inhabituel (doucement les gars, on n'a pas de secrétaire... A moins qu'une jeune bénévole ?). Et puis finalement l'actualité fait qu'on ne sait plus où donner du stylo : **Freddy 3**, le nouveau « Bond », **Creepshow 2, La Rue, Le Ninja blanc** (bien plus blanc que votre Ninja ordinaire, grâce à la lessive Cannon), la ressortie d'**Indiana Jones et le Temple maudit**, bref, c'est l'escalade. Alors on nous dit : « Ouais, ouais, mais le cinéma est en crise, coco ? 42.000 entrées seulement pour le meilleur score parisien d'il y a deux semaines... Et la pléthore des revues de cinéma, dites donc ? Et les films de Canal suce ? Et le retour de Danièle Gilbert à la télé ? »
Ecoutez, je reviens de Cannes et après ce que j'ai vu là-bas plus rien ne peut m'atteindre. Laissez sortir le dernier Mel Gibson, **L'Arme fatale**, ou encore **Mirage**, un film de sabre chinois hallucinant, **House 2, Hellraiser, Freddy 3** ou carrément le prochain Jackie Chan et on en reparlera.
Alors moi, en attendant, je rigole. Ne venez plus m'embêter avec la crise du cinoche ou je rigole !

Jean-Pierre PUTTERS.



• On va voir enfin à quel Saint se vouer. Après Jean Marais, Roger Moore et Ian Ogilvy, c'est Caitlin Clarke (**Dragonslayer**) qui reprend le rôle de Simon Templar dans le téléfilm de Robert S. Baker **The Saint in Manhattan.**

• L'humour noir est un plat qui se consomme froid, on pourra en juger dans **Mortuary Academy**, une comédie qui se déroule dans le milieu des pompes funèbres. On y retrouve Paul Bartel et Mary Woronov qui nous avaient réjouis dans le scandaleusement inédit **Eating Raoul**.

• Le producteur Roger Corman annonce **Big Bad Mama N°2** réalisé par Jim Wynorski. Surprise ! on avait oublié qu'il y avait eu un numéro 1. Après vérification, il existe bien et a été tourné en 1974 par Steve Carver avec Angie Dickinson qui reprend ici le rôle d'une femme gangster des années 30. Dans le même style on avait déjà eu **Bloody Mama** avec Shelley Winters et **Crazy Mama** avec Cloris Leachman toujours produits par Corman ou son épouse. A propos, vous avez pensé à la fête des mères...

• Les squelettes suivent les moustiques ! Non, ce n'est pas un message oublié de Radio Londres. Harry Alan Towers producteur avisé annonce **Skeleton Coast** qui pourrait bien voguer dans le sillage de **Mosquito Coast**. Réalisé par John Bud Carlos sur un scénario de Peter Welbeck (pseudo déjà utilisé par H.A. Towers) le film réuni une brochette d'acteurs plutôt chouettes : Ernest Bargnine, Robert Vaughn, Oliver Reed, Herbert Lom, Daniel Greene et Leon Isaac Kennedy... C'est presque trop pour un seul film.

• **Tucker** est le titre du prochain Francis Ford Coppola produit par George Lucas qui espère bien renouer avec le succès. Côté acteurs rien que du solide : Jeff Bridges, Martin Landau, Frederick Forrest, Dean Stockwell...
On connait également le titre du prochain film de Roman Polanski : **Frantic**, écrit par Polanski et son vieux complice Gérard Brach. Il s'agit d'un thriller dont l'acteur principal n'est rien moins que Harrison Ford.
Par contre pour le tiercé de dimanche prochain, on ne sait rien...

• Tourné à New York et à Hong Kong, **Tongs** est un polar musclé qui raconte la fulgurante ascension de deux frères chinois dans la mafia de Chinatown. Entre autres joyeusetés, nous vous conseillons le réglement de compte à la machette qui décoiffe allègrement quelques truands. La mise en scène est de Peter Chan.

• Ollé, notre loup-garou préféré est de retour. Paul Naschy prépare pour Vimo Filme un film intitulé **El Aullido del Diablo** (le hurlement du diable) avec lui-même, Isabel Pisano, Daniel Marin et Chris Huerta. Mais rien encore ne nous permet d'affirmer qu'il s'agit d'une histoire de Lycanthrope.

• James M. Souter, accusé d'avoir fait tourner à Tracy Lords, alors âgée de 16 ans, son premier film porno **Those young girls**, vient de plaider coupable. Il risque outre une amende de 100 000 $, 10 années de prison. Alors, méfiez-vous si vous tournez un Super-8 dans les corons : le détournement de mineurs peut mener loin !

• Sho devant ! **Black Eagle** sera le prochain film de l'expert en Arts Martiaux Sho Kosugi (qu'on appelle d'ailleurs : le mime martiaux). C'est un thriller bourré d'action qui sera tourné à Malte en juin prochain. Il s'agit de la première production d'une nouvelle boite, Impérial Ent., présidée par Sunil shah (ancien dirigeant de la Transworld). On rêve d'une fusion de cette compagnie avec la Pathé...

• Fulvia Films à Rome annonce le tournage imminent de **Cobra mission** réalisé par Fabrizio De Angelis avec John Ethan Wayne, fils de John Wayne, et un de nos méchants préférés : Donald Pleasence. Ce film d'action concerne un groupe de soldats américains qui sont retenus prisonniers au Viet Nam pour avoir commis des atrocités sur des civils. A plus long terme, Fulvia a en préparation **Thunder Warrior 3** toujours avec Bo Svenson et Mark Gregory et **Overthrow**, un film sur la corruption en Amérique latine.



DJANGO STRIKES AGAIN

• Qu'ont en commun les titres suivants : **Painted dolls, Striker, The Slayman,** et **The Man who could not be killed ?** Eh bien, il s'agit du même film qui vient de sortir et s'intitule maintenant **The Night Stalker**. Un policier alcoolique (Charles Napier) est confronté à une série de meurtres sur les personnes de quelques fleurs de trottoir dont on retrouve le corps couvert de signes chinois. Comme c'est de l'hébreu pour lui, il sera aidé dans son enquête par sa petite copine qui est également prostituée. Le réalisateur Max Kleven est réputé pour être un excellent professionnel de seconde équipe, on peut donc s'attendre à un résultat nerveux et spectaculaire.

• Sam Jones avait été un lamentable **Flash Gordon** pour le cinéma mais un surprenant **Spirit** pour la télévision. Il retrouve l'univers de la B.D. dans **Jane and the lost City** dont l'héroïne principale a l'agréable manie de perdre ses vêtements un par un au gré des vicissitudes de l'action. Jones y est Jungle Jack Buck qui mène une course contre la montre contre les nazis dirigés par Lola Pagola (Maud Adams) afin de retrouver un trésor de diamants caché dans une cité perdue au fin fond de l'Afrique. Le réalisateur de ce pseudo-serial profondément inspiré d'**Indiana Jones** est Terry Marcel (chauffe Terry) déjà connu pour **Hawk the Slayer/Voltan le Barbare** en vidéo, et l'inédit **Prisoners of the lost Universe.**

• Parmi les retours les plus inattendus, nous n'espérions plus celui de Django. Ce héros légendaire du western italien revient dans le film de Ted Archer **Django strikes again** avec le Django original Franco Nero et Donald Pleasence. Bizarrement, l'ex-pistolero est devenu non-violent, mais lorsque la fille qu'il s'est découverte peu de temps auparavant sera enlevée par le sinistre Prince Orlowsky, il réapprendra à se servir d'une mitraillette.

• Le cinéma de Hong Kong pourrait bien être la re-découverte de ces prochaines années. La sélection présentée au marché du film de Cannes cette année est d'une excellente qualité. **Mirage** (Réal. : Siu Ming Tsui) en a soufflé plus d'un par la perfection des combats et la témérité des cascadeurs;



une longue séquence au ralenti nous montre un cascadeur s'arrosant d'essence et y mettant le feu pendant un long moment qui frôle le masochisme. Le nouveau Jackie Chan, **The Armour of God**, louche du côté **Indiana Jones** et contient une séquence anthologique ou J. Chan se bat contre quatre sculpturales femmes. On a découvert également Michelle Khan, une superbe et athlétique jeune femme à qui on peut prévoir une grande carrière dans le film d'action. A son actif 3 films : **In the line of Duty Part 1** et **Part 2** et **Magnificent Warriors.** Enfin, le fils de Bruce Lee, Brandon, se lance sur les traces de son père sans démériter dans **Legacy of Rage.**

• L'argentin Hector Olivera (voir **Une sale petite guerre** dans ce numéro) nous livre un plaisant **Amazons**, qui n'est pas sans évoquer le fameux **Hundra** avec Laurene Landon; tant pour l'histoire que pour le look des interprètes. On attend ça fébrilement. Moi, rien que l'affiche, et je n'en peux plus !

• Notre distingué collègue (si, si !) **Mad Movies** nous informe que le 4er Festival du Super 8 se déroulera le samedi 26 septembre de cette année. Jusqu'au 15 juillet, il examinera les candidatures des auteurs de Super 8 et de 16 mm. Faites-vous connaître en envoyant un dossier de votre film à **Mad Movies**, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Jack TEWKSBURY.

FREDDY 3
"LES GRIFFES DU CAUCHEMAR"



entretien avec
CHUCK RUSSEL

S'il est désormais inutile de présenter Freddy Krueger, Chuck Russell, metteur en scène et co-scénariste de **Freddy 3 : Les Griffes du Cauchemar**, *n'a pas encore acquis la popularité du fameux croquemitaine créé par Wes Craven. Natif de Chicago, Illinois, Russell a déjà une solide carrière derrière lui : scénariste de* **Dreamscape**, *réalisateur de la seconde équipe sur* **Cannonball** *et* **La Course à la Mort de l'An 2000**, *producteur de* **A Fond la Fac**, *il a tellement été impressionné par* **Les Griffes de la Nuit** *qu'il s'était juré de diriger lui-même une de ses suites. Voilà qui est fait. Preuve vivante que les rêves peuvent se réaliser, Chuck Russell s'est entretenu avec* **Impact** *peu après la sortie triomphale de* **Freddy 3** *aux Etats-Unis.*

I. : Comme leur titre l'indique, les films de la série **Nightmare** *tournent tous autour des rêves. Comment avez-vous envisagé les séquences oniriques de* **Freddy 3** *?*

C.R. : Je me suis surtout attaché à la création d'un petit univers propre aux scènes de cauchemars afin de leur donner un aspect encore plus irréel. La maison de Elm Street qu'on voit dans le film n'existe que dans les rêves. On ne retourne jamais dans le pavillon où se déroulaient les événements des **Griffes de la Nuit** : ce lieu appartient désormais à Freddy, c'est *son* territoire, *son* train fantôme. Et c'est en plus un endroit formidable pour expérimenter des effets spéciaux inédits. Ceci dit, j'ai également pris soin d'approfondir le caractère de Freddy.

I. : N'avez-vous pas été gêné de travailler sur une intrigue et un personnage rôdés depuis déjà deux films ?

C.R. : Gêné ? Mais j'ai littéralement couru après **Freddy 3** ! Cela faisait des années que j'attendais; j'avais même postulé à la mise en scène de **La Revanche de Freddy**. Après avoir vu **Les Griffes de la Nuit**, je n'avais qu'une idée en tête : m'approprier le personnage à la fois complexe et fascinant de Freddy. Les seuls ennuis que j'ai connus sur **Freddy 3** n'ont été que de simples problèmes de temps et d'argent, sans oublier quelques violentes discussions avec le producteur Robert Shaye sur la fréquence des apparitions de Freddy; moi, je voulais qu'il ne quitte pratiquement jamais l'écran. Et il se trouve qu'on le voit davantage ici que dans les deux autres films réunis.

I. : Je n'ai pas très bien saisi les liens qui unissent les adolescents que Freddy tourmente et les adultes qui l'ont assassiné bien longtemps avant le début des **Griffes de la Nuit**. *Sont-ils les enfants de cette meute de parents ?*

C.R. : Tout juste; Freddy a été brûlé vif par une bande de parents fous de douleur, et les gosses qu'il massacre en sont les descendants directs - les fils et les filles, si vous préférez.

I. : Elm Street doit être une rue sacrément longue...

C.R. : Ce n'est pas une rue, mais une ville. Nous parlons d'Elm Street parce que le premier film de la série s'appelle ainsi. D'ailleurs, vous trouverez une Elm Street dans pratiquement toutes les provinces américaines. Il ne faut donc surtout pas s'imaginer que Freddy a été tué par des gens vivant sur le même trottoir. Un monstre s'attaquait aux enfants d'une ville, et ce sont des habitants de cette même bourgade qui se sont retournés contre lui.

I. : Dans un premier scénario écrit par Wes Craven, les adolescents de **Freddy 3** *n'avaient aucun rapport avec les événements des premières* **Griffes de la Nuit** *: son script développait l'idée que chaque*

meurtre décuplait les forces de Freddy et que peu à peu personne sur terre ne pouvait échapper à son emprise onirique.

C.R. : C'est vrai, et c'est ce qui faisait à mon avis la grande faiblesse de **La Revanche de Freddy**, parce que du coup Freddy n'avait plus aucune raison valable de tuer les gens. Dans **Les Griffes de la Nuit**, il avait la vengeance pour mobile, et cela tenait parfaitement debout. Dans **La Revanche de Freddy**, il tue pour rien, par caprice; et je ne comprends toujours pas pourquoi il s'en prend à des jeunes. Il aurait tout aussi bien pu terroriser des adultes, simplement parce que c'était son passe-temps favori. C'est pourquoi je suis revenu à l'idée des **Griffes de la Nuit**. Un fantôme ne doit pas se contenter de hanter les vivants : une véritable urgence doit le pousser à agir ainsi.

I. : Est-ce dans un but bien précis que vous avez doté Freddy d'un passé aussi chargé d'événements et de symboles ?

C.R. : Absolument. Il est si provocant qu'on ne pouvait pas le laisser sans origines.

I. : Dans un film où les effets spéciaux tiennent une grande place, il faut souvent faire des concessions. Comment cela s'est-il passé ?

C.R. : Nous avons eu une période de préproduction si courte qu'il nous a fallu répartir les effets spéciaux entre plusieurs ateliers, et on peut se rendre compte en voyant le résultat que cette organisation de fortune a produit de superbes réalisations. Tout s'est déroulé pour le mieux. Si Freddy se transforme autant dans le film, c'est parce que je suis fasciné par les répercussions physiques des rêves : il se métamorphose successivement en marionnette, en un gigantesque serpent, en poste de télévision, et un robinet de lavabo se hérisse brusquement de rasoirs meurtriers : je peux vous assurer que ces séquences relèvent du jamais vu. J'ai travaillé sur storyboards pendant la préproduction, puis nous nous sommes distribué les tâches, ce qui permettait à chaque département de se consacrer à un effet particulier, et donc de soigner davantage son élaboration. C'est bien plus efficace qu'une seule personne chargée de mettre au point trente trucages différents en un laps de temps invraisemblablement restreint. Et puis cela a créé une espèce de compétition entre les équipes, chacune voulant réussir les effets les plus spectaculaires. Ça a parfois posé des problèmes, mais cela nous obligeait à demeurer créatifs malgré la modestie du budget, à savoir quatre millions et demi de dollars. C'est donc « grâce » à ces restrictions que mon directeur de la photo Roy Wagner et moi-même avons trouvé des moyens très ingénieux pour filmer certaines scènes, et je pense sincèrement que les effets spéciaux de **Freddy 3** n'ont rien à envier à ceux d'une superproduction.

J'aimerais surtout saluer Doug Beswick, qui s'est chargé des effets de stop-motion. Il s'est efforcé d'intégrer ses créatures aux scènes tournées en direct avec une précision d'orfèvre. Pour le combat avec le squelette, il s'est servi de Robert Englund comme modèle. Robert mimait les gestes que le squelette devait accomplir, et Doug les a reproduits avec le mannequin qu'il animait image par image. Pendant ce temps, nous filmions également Craig Wasson en train de mimer le combat, et nous avons ensuite incrusté sur pellicule la séquence génialement réglée par Doug. Ça nous a pris beaucoup de temps, mais ça en valait vraiment la peine.

I. : Avez-vous procédé de la même façon pour la marionnette de Freddy, également animée par Beswick ?

C.R. : Non. Nous n'avons utilisé de modèle humain que pour la scène du squelette. La marionnette était surtout la métamorphose d'un objet en Freddy, et j'ai effectivement pensé que seul Doug pouvait s'en occuper. La technique de stop-motion ne s'impose pas souvent, mais là, elle était indispensable.

I. : D'où vient Freddy ?

C.R. : Il est issu de nos propres brumes métaphysiques; son monde est saturé de reflets de sa vie passée. Vivant, c'était un monstre. Mort, il est encore plus dangereux, car l'esprit des adolescents est pour lui une sorte de vaste cour de récréation. Il se comporte comme un chat avec une souris - il préfère jouer avec sa victime plutôt que la tuer. Freddy ne pouvant assassiner qu'en rêve. C'est pourquoi les enfants lui résistent mieux quand ils sont ensemble; ce n'est qu'à l'instant où ils sont isolés que Freddy peut profiter de leur vulnérabilité et donc les tuer. De là est venue l'idée des jeunes suicidaires : parce que le suicide correspond à l'état de faiblesse absolue où il nous reste tout juste la force d'obéir à cette petite voix qui nous ordonne de plonger dans le vide. Et c'est à cette seconde précise qu'il intervient. Les suicides d'adolescents que l'on voit dans le film ont d'ailleurs soulevé une vive polémique. Honnêtement, je n'avais pas peur de m'attaquer à ce sujet, car je voulais présenter le suicide comme une mauvaise chose; j'ai effectué des recherches, j'ai travaillé à Hollywood avec des jeunes gens suicidaires, et j'ai trouvé des idées que j'ai simplement tenté d'illustrer à l'écran. L'isolement et la peur semblent être les deux principaux facteurs de crise chez les adolescents, et cette découverte coïncide remarquablement avec l'esprit du film. Je crois même que le message de **Freddy 3** est imprégné d'espoir : si on a le courage d'y faire face, on peut toujours vaincre son propre Freddy Krueger. Cela n'a pas empêché un journaliste de relier certains suicides récents à l'influence prétendument « néfaste » de mon film, ce qui me paraît du plus grand ridicule.

I. : Cela semble en effet assez injuste.

C.R. : Un peu, oui, que c'est injuste ! Je ne veux pas m'étendre là-dessus pendant des heures, mais c'est même beaucoup plus qu'injuste. Je ne pense pas que quiconque sortant de la projection de **Freddy 3** se dise que le suicide est une expérience formidable à tenter sur-le-champ. Je vais d'ailleurs vous confier une anecdote dont je n'ai encore parlé à personne et dont je suis particulièrement fier. Le propriétaire d'un cinéma du Middle West a écrit à New Line une lettre concernant le personnage de la jeune ex-droguée et la séquence où les doigts de Freddy se transforment en seringues prêtes à injecter à la malheureuse une dose d'héroïne plus que mortelle. Eh bien il dit que ce sont les images les plus violemment anti-drogue qu'il ait jamais vues à l'écran. Cela m'a fait d'autant plus plaisir que cela correpondait parfaitement au discours que je voulais faire passer.

Je ne voudrais pas me montrer prétentieux, mais on peut apprendre en voyant **Freddy 3** des choses essentielles sur la nature humaine : il y est question de la perte de l'innocence et de la disparition progressive de l'enfance, car ceux que l'on appelle « enfants » passent leur vie à combattre les démons sécrétés par les adultes, et ces démons peuvent revêtir de multiples aspects. Drogue, suicide, manque d'amour... Toutes les victimes de Freddy sont confrontés à cette fameuse perte d'innocence et doivent donc se comporter comme des adultes.

I. : Ce qui nous explique pourquoi Freddy ne s'en prend qu'aux adolescents ?

C.R. : Tout à fait. Freddy n'est efficace que devant une personne en crise. Si vous lisez des rapports sur certaines manifestations paranormales, poltergeists et autres, vous vous apercevrez que les maisons hantées sont généralement habitées par des adolescents à problèmes. La puberté est une période si riche en transformations aussi bien organiques que morales... Consciemment ou pas, c'est pour cela que les trois films de la série mettent en scène des gens appartenant à cette tranche d'âge.







I. : Il me semble évident que nous n'avons pas fini d'entendre parler de Freddy...

C.R. : Je le pense aussi, surtout si l'on considère l'extraordinaire succès remporté par le film : tant que le public suivra, Robert Shaye (président de New Line et producteur des trois épisodes de la série) continuera à exploiter le filon. Il m'a suffi de lire les trois premières lignes du scénario pour entreprendre **Freddy 3**. Je ne sais pas quelle sera l'idée de départ de l'éventuel quatrième chapitre, mais j'espère qu'ils sauront renouveler le thème. Je me suis totalement investi dans ce film ; mes pensées les plus provocantes y apparaissent. Et laissez-moi vous faire une confidence : Freddy Krueger, c'est moi.

Entretien réalisé par Maitland MC DONAGH.
(Traduction : Bernard Achour).

FREDDY 3, les effets spéciaux



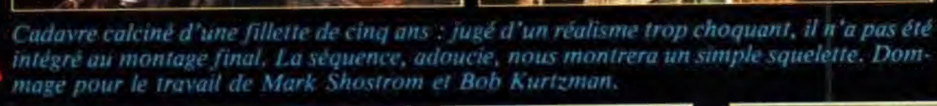
Mise en place d'un « blue screen » pour le cauchemar où un abîme de flammes s'ouvre brusquement sous le lit de Joey.



Gros plan : le garçon, rendu muet par un traumatisme, est attaché à son lit par des langues visqueuses. Puberté, quant tu nous tiens...







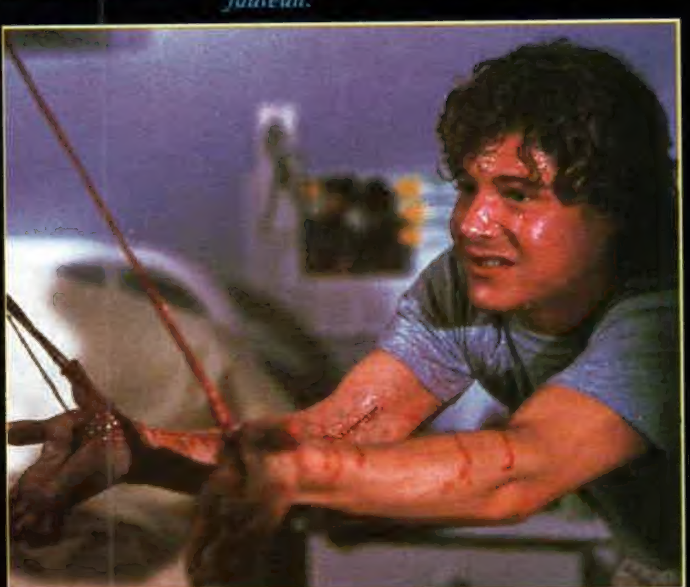
Cadavre calciné d'une fillette de cinq ans : jugé d'un réalisme trop choquant, il n'a pas été intégré au montage final. La séquence, adoucie, nous montrera un simple squelette. Dommage pour le travail de Mark Shostrom et Bob Kurtzman.



Tournage de la scène où Nancy bascule dans le rêve de Kristen. Notez la trappe sous le fauteuil.



Un des grands chocs visuels du film : incrustés dans la chair de Freddy, les visages des enfants massacrés hurlent en se tordant de douleur.

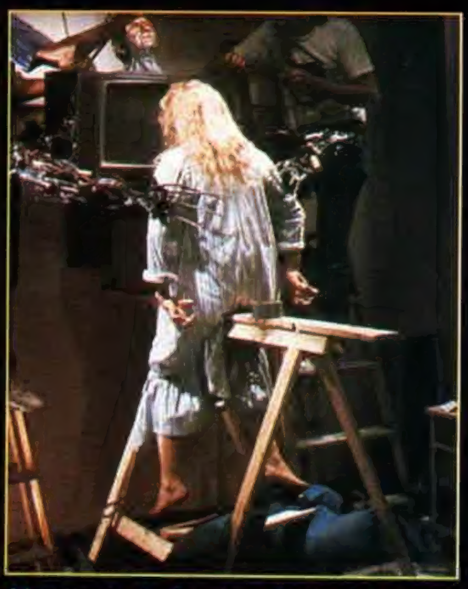


Une des scènes de mutilation les plus douloureuses jamais vues au cinéma : un adolescent transformé en marionnette dont les fils ne sont autres que ses propres veines.

FREDDY 3, les effets spéciaux



Freddy décapite Brooke Bundy (Elaine) grâce aux bons soins de Bryant Tausek.





Mannequin de Penelope Sudrow (Jennifer) construit en fibre de verre et en polyuréthane par Robert Katzman et John Blake pour la séquence où Freddy happe la malheureuse dans le poste de télévision.
Le résultat à l'écran : une vision que n'aurait pas reniée le David Cronenberg de Videodrome.



Qui est-ce ? L'actrice ou le mannequin ?



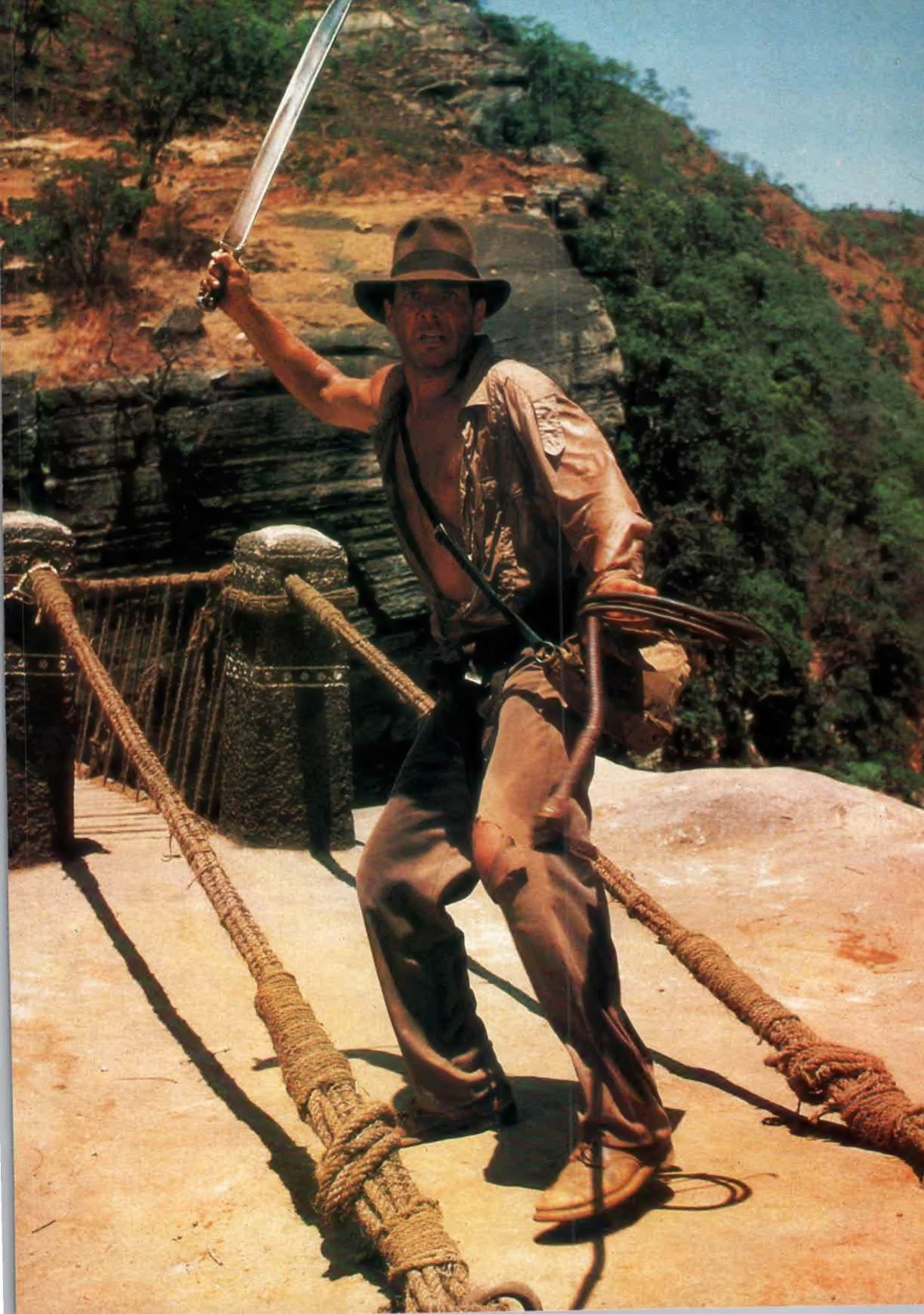
Réponse. Ceux qui ont perdu sont priés d'écrire à Katzman et Blake pour leur dire combien ils les admirent.



La vraie tête de Rodney Eastman (Joey) reliée à un torse mécanique fabriqué par Mark Shostrom et Robert Kurtzman.



Deuxième stade de l'effet : l'apparition du message « griffonné » par Freddy sur le corps du jeune homme. « Come and get him bitch/Viens donc le chercher, salope ».



INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

Après la ressortie des *Aventuriers de l'Arche perdue*, Indiana Jones nous revient pour chasser les vilains marchands du Temple. Un rythme echevelé et l'Aventure au bout de la route.

Un héros comme Indiana Jones, qui conquiert le public en l'espace d'un seul film, ne pouvait décemment pas en rester là. Personnage déjà mythique et image idéale de l'Aventurier au sens plein du terme, il revient en force pour remplir les salles et, accessoirement, remplir les poches de ses producteurs bien éprouvés ces temps-ci. Effort louable et mission accomplie.
Tout se passe comme si les auteurs marchaient sur les traces du premier film. Pas trop de risques : on donne exactement au public ce qu'il attend. Et cela démarre aussitôt à la manière des **Aventuriers.** Nous revoici en pleine action, intervenant au moment où Indiana Jones conclut difficilement une affaire qui ferait référence à un film précédent. On vibre avec lui. Il s'en tire de justesse, s'échappe pour un autre pays et nous sommes avec lui. Dans l'avion qui l'emporte, Indiana Jones reprend sa tenue d'aventurier. L'action redémarre et ne s'arrêtera plus.

Le surnaturel revient au galop

Cet aventurier qui tombe du ciel c'est bien évidemment, aux yeux de ces paysans hindous, le justicier promis qui rendra au village la pierre sacrée dérobée par les méchants du Temple de Pankot. Le Dieu, c'est fatal, l'a conduit ici pour lutter contre la déesse du mal, Khali, dont les Thugs vénèrent encore le culte sanglant. La simplicité naïve des justes ne peut que décider un homme tel qu'Indiana Jones, et puis il y a des enfants à sauver et nous nous sommes dans un film de Spielberg, alors...
Nous replongeons en plein fantastique comme dans le premier épisode. Un fantastique qui évoque la possession des âmes et le culte vaudou avec une violence et une efficacité surprenantes dans un film d'aventures. **Indiana Jones et le Temple Maudit** dérange même parfois son spectateur dans des scènes qui inspirent la répulsion et sembleraient plus à leur place dans un vrai film d'horreur. Le sacrifice humain particulièrement, est d'une cruauté bien réjouissante. Quant à la violence vis-à-vis des enfants, c'est la note essentielle de raffinement qui force le public à vibrer avec le trio vedette. Des méchants bien ignobles face à des héros qui nous apparaitront dès lors encore plus sympathiques. Voilà du cinéma bien compris. Avec toujours l'éternel antagonisme des forces du bien et du mal qui se colore ici d'une touche surnaturelle nous transportant pour un autre imaginaire encore plus inquiétant.



les héros sont fatigués. Au centre Steven et George Lucas.
ci-dessous : Spielberg à la recherche du diamant perdu !



Des héros sur mesure

Le personnage d'Indiana Jones, déjà bien esquissé dans le premier épisode, fonctionne ici à merveille. On sent chez lui la force placide du héros qui sait trouver en lui les idées et l'énergie qui l'aideront dans sa lutte. Et puis il compte aussi sur une chance insolente. Pour notre aventurier, la chance s'identifie à une véritable femme. Avec qui on peut se rendre odieux, qu'on peut mépriser, mais qui finit toujours par vous retomber dans les bras. Et il lui en faudra de la chance, car de l'épisode du début à la volée de flèches incroyablement maladroite de la conclusion, en passant par le vol plané impossible du wagonnet retombant sur ses rails, on peut dire que les scénaristes ont tout fait pour le placer dans des situations plus que scabreuses.
A ses côtés, Demi-Lune. Un aventurier en herbe, un modèle en réduction de notre héros qui rêve de vivre les mêmes aventures et va jusqu'à copier les attitudes de son aîné. Certaines scènes accusent à l'outrance l'identification du garçon à Indiana Jones, qui nous les montrent subissant ensemble le supplice du fouet ou bien frappant chacun un adversaire dans une même séquence.
Complétant ce duo intrépide, et pour rompre avec le personnage énergique de Karen Allen dans le premier film, Willie nous apporte ici la note de fragilité. C'est l'héroïne qui va se jeter dans les bras d'Indiana dès qu'un problème se profile à l'horizon et faire ainsi d'autant mieux ressortir l'héroïsme de ses compagnon de route. Avec des valeurs bien à elle : « je crois que le Maharadjah est plein aux as, finalement on a bien fait de venir ! », Willie fonctionne en complet décalage par rapport à la continuité logique du récit et finalement se révèle le personnage le plus intéressant. Il n'en fallait pas plus pour que le machisme latent du héros ne se révèle au grand jour, jusqu'à l'apothéose de ce fameux coup de fouet final qui va la ramener docilement dans ses







bras. Voilà enfin des vrais valeurs comme on les aime ! La charge mysogine au service de la comédie, James Bond avait déjà fait le même coup.

L'humour, toujours...

Dès la première scène, l'image du gong se substituant au célèbre emblème de la Paramount, le ton est donné. Du private-joke à la comédie pure, des poursuites incroyables au répugnant repas du palais de Pankot (très fort, les yeux dans la soupe, et bien vue la couleur locale !), le film de Spielberg donne l'impression de ne rien prendre au sérieux, se réservant d'autant mieux l'occasion de nous cueillir dans les scènes plus émouvantes ou intimistes.

L'humour est largement amené par l'héroïne qui n'a pas son pareil pour se fourrer dans des situations inextricables. Cela attire sur elle la condescendance amusée du public qui la regarde parfois avec les yeux d'Indiana Jones. Se casser un ongle en plein cœur de l'action, chevaucher un éléphant à l'envers (pourquoi on ne dit pas éléphanter, au fait ?), ou encore chercher un téléphone en pleine brousse, quand ce n'est pas mettre le héros en péril. C'est son lot de semeuse de pagaille. Imaginons un peu la vie de couple marié qu'elle pourrait avoir avec ce bon Dr. Jones. Heureusement le film s'arrête avant !

C'est justement la différence entre les deux caractères qui crée ce ton perpétuel de comique de situations, auquel Indiana sacrifiera d'ailleurs lui-même, le temps de ce magnifique private-joke relatif au premier film, lorsqu'il rencontre les deux hindous armés de sabre.

Une mise en scène explosive

Indiana Jones et le Temple Maudit est une des plus grandes réussites du cinéma spectacle jamais réalisé. Du grand cinoche comme seuls les américains savent encore le faire. Spielberg donne ici une véritable leçon de mise en scène. Les séquences de bagarres, notamment, bénéficient d'une orchestration réglée à la seconde près, telle un ballet. La caméra bouge sans arrêt, complètement folle dans les scènes de poursuites ou d'exploration de la mine. Bien intégrés à l'ensemble, les effets spéciaux se font assez discrets et ne servent qu'à embellir l'action (ou parfois à économiser quelques décors...). Peut-être plus évident que dans le premier épisode, c'est le rythme qui confère au film cette impression d'aventure étourdissante qui nous laisse à bout de souffle et où les morceaux de bravoure se succèdent sans nous donner le temps de reprendre conscience. A cet effet, la dernière demi-heure reste un exemple étonnant.

Un montage ciselé, une mise en scène extraordinaire, il n'aurait manqué qu'un scénario un peu plus abouti pour nous convaincre totalement. Ah mais c'est ce qu'on ne peut pas tout avoir, non plus.

Jean-Pierre PUTTERS





TUER N'EST PAS JOUER

(THE LIVING DAYLIGHTS)

James Bond a 25 ans et quatre visages. Sean Connery, l'étoile filante, George Lazenby, Roger Moore. Et Timothy Dalton le petit dernier, l'ultime lifting apporté à un mythe qui avait tendance à s'essoufler...

Un bond en avant

C'est bien simple : Roger Moore ne pouvait plus. Ne pouvait plus s'asseoir sans recourir à une doublure. Atteint par la limite d'âge (59 ans tout de même), le plus populaire interprète de James Bond (n'en déplaise aux fans de Sean Connery) range sagement le walter PPK dans son étui. Albert Broccoli lance néanmoins la mise en chantier de **Tuer n'est pas jouer** directement après la sortie de **Dangereusement Vôtre**. Les célèbres panneaux publicitaires encadrant la porte principale du Carlton durant le festival de Cannes 86 ne révélaient toujours pas le visage du futur 007. La chasse à l'espion idéal est ouverte. Dès le départ, on parle de David Warbeck, acteur de langue anglaise recyclé dans la série B italienne après une carrière éphémère en Grande-Bretagne, de James Brolin. Candidatures non retenues. Pas plus que celle de Brian Ferry, leader du groupe Roxy Music, de Lewis Collins, comédien britannique héros d'un certain **Commando** de Ian Sharp. Choux blanc. Pressenti à son tour, l'australien Bryan Brown ne fait pas long feu. Le très ambigü Sam Neil (un autre australien) disparut rapidement de la liste des prétendants au rôle. Plus sérieusement, l'américain Pierce Brosman **(Nomads)** dut refuser la défroque du célèbre agent secret; le contrat le liant à la série **Remington Place**, un soap opera, ne put être résilié. Le comédien retourna au petit écran laissant Albert Broccoli à ses problèmes de casting. Paraîtrait même que ce dernier organisa un coucours ouvert à tous pour débusquer l'oiseau rare. Résultats infructueux. Le tournage menaçait de débuter sans tête d'affiche... Et arrive Timothy Dalton, un nom pas possible, qui plus est quasiment inconnu du grand public. Mais Dalton a une classe toute britannique, une voix qui sait jouer de l'ironie, un charme à faire tomber la girl de service... Né à Colwyn Bay, en Galles du Nord, Dalton s'est décidé à suivre une carrière d'acteur à l'âge de seize ans après avoir figuré dans « Macbeth ». Le répertoire classique semble être sa première vocation. Il joue Roméo dans « Roméo et Juliette », Costar le Clown dans « Peines d'amour perdues », puis Berowne dans la même pièce. Puis c'est le Prince Hal dans « Henri IV Parts 1 & 2 », le rôle-titre dans « Henry V », le poète Lord Byron dans « The Lunatic, the Lover and the Poet », Antoine dans « Antoine et Cléopatre » et Petruchio dans « La Mégère apprivoisée » aux côtés de Vanessa Redgrave... Dalton passe ensuite à la télévision pour quelques titres sans éclat particulier. Sa carrière cinématographique débute en 1968 avec **Le Lion en Hiver** de Anthony Harvey, un drame historique dans lequel il personnifie le jeune roi de France. Deux ans plus tard, il incarne un autre personnage historique, le prince Rupert, dans **Cromwell** de Ken Hugues. A croire que son physique le destine à ce type de rôle puisqu'il est un troisième notable de l'histoire de la Grande-Bretagne dans **Marie Stuart, Reine d'Ecosse** (1972) de Charles Jarrott, film qui lui vaut une autre nomination au British Film Award. Encore à son actif **Wuthering Heights** (1970) de Robert Fuest, **La Trahison** (1976) de Cyril Frankel, **The Man who Knew Love** (1977) de Miguel Picazo. **Sextette** (1979) de Ken Hugues fait de Timothy Dalton un Lord anglais, nouvel époux de Marlo Manners, superstar d'Hollywood de quarante ans son aînée (Mae West !). Le hasard du scénario voulait que cet aristocrate bon teint soit en fait à la solde des services secrets de sa Gracieuse Majesté ! La même année, Dalton prête ses traits au Colonel Christie dans le très british **Agatha** de Michael Apted.



Flash Gordon de Mike Hodges (1981) le montre nanti d'une paire d'ailes. Passons charitablement sur le **Chanel Solitaire** de Georges Kaczender dans lequel il est un millionnaire anglais qui périra malencontreusement dans un accident de la route après avoir vécu une histoire d'amour avec Coco Chanel. L'amateur éclairé se rappelle évidemment de la prestation de Dalton dans **Le Docteur et les Assassins** (1985) de Freddie Francis, le Docteur Rock dont les recherches nécessitaient des cadavres frais que les autorités médicales se refusaient à lui fournir. Tout récemment, notre nouveau 007 a tourné **Brenda Starr** de Robert Ellis Miller où, partenaire de Brooke Shields, il envoyait voltiger Roger Moore dans les chutes du Rheishenbach ! Jolie façon de dire que la succession est assurée. Impossible pour le moment de porter un quelconque jugement sur le jeu de Timothy Dalton en tant que Bond. Seule Maryam D'Abo, sa partenaire, a laissé échapper quelques propos. « Timothy Dalton a toutes les qualités requises pour tenir le rôle de James Bond. D'abord, son physique et son allure, ce qui me parait essentiel. Je n'aurais pas pu m'imaginer quelqu'un de maniéré, voir efféminé dans un tel rôle. La force et la puissance de Tim s'imposent sur l'écran. Tout dans son regard exprime la détermination, l'esprit de décision. Bond-Dalton est direct, rapide, imprévisible. Mais il peut aussi se montrer doux et attentionné dans certaines situations. Dans l'œuvre de Ian Fleming, la vie du personnage est une succession d'évènements inattendus. C'est un homme sans attaches, qui prend la vie comme elle vient, un solitaire. Il est évidemment courageux. Il prend son métier très au sérieux mais peut aussi faire preuve de modestie. Il prend la vie avec humour parce qu'il risque la sienne en permanence. Mais il viendra volontiers en aide à ceux dont la cause est juste et détruira leurs agresseurs. En fait, sa vie est comme un film : il ignore ce qu'il devra affronter le lendemain. Bond symbolise l'éternelle aventure et la lutte pour survivre ». Merci Maryam. Vous serez exactement à quoi vous en tenir à la mi-septembre.

Comme sur le compte de cette petite nouvelle James Bond girl, un sosie de Dorothée, Maryam D'Abo. Père hollandais, mère russe, elle est née à Londres, a fait ses études à Paris et Genève





Pour tous les bondophiles éclairés, nous ne saurions trop conseiller la lecture du MAD MOVIES 37 Hors-série, consacré à tous les films de la série. Voir bulletin de commande en page 38.



Ci-dessus et photo de droite : notre nouvelle Bond girl, Maryam D'Abo.

et parle couramment le français. Au cinéma, on l'aura vue dans **X-Tro, Merlin and the Sword, Soleil de Nuit** et à la scène dans « Cyrano de Bergerac » lors de sa récente reprise parisienne. En mars 1986, elle auditionne pour le rôle sans résultat probant. C'est en croisant Barbara Broccoli dans la rue que l'aubaine se présente. Cette dernière la convoque aux studios de Pinewood. Broccoli père, John Glen et Michael Wilson, l'un des scénaristes, tombent sous le charme de sa nouvelle coiffure. « Je ne voudrais en Même si James Bond a subi un lifting avantageux, ses aventures n'en restent pas moins dans la tradition. Et pour cela Albert Broccoli aura fait appel pour la quatrième fois à John Glen pour tenir les **Services Secrets de sa Majesté**) par exemple. Je suis d'un naturel spontané, comme mon personnage. Pour moi, il s'agit d'un rôle et non d'une compétition avec les comédiennes des films antérieurs ».

Traditions

Même si James Bond a subi un lifting avantageux, ses aventures n'en restent pas dans la tradition. Et pour cela Albert Broccoli aura fait appel pour la quatrième fois à John Glen pour tenir les rênes de la réalisation. Le scénario est signé Richard Maibaum et Michael G. Wilson qui ont travaillé ensemble sur les scripts de **Rien que pour vos yeux, Octopussy** et **Dangeureusement Votre**. Richard Maibaum a adapté à l'écran douze aventures de James Bond ! Curriculum Vitae tout aussi bondien pour le chef décorateur Peter Lamont, lequel a débuté comme dessinateur en 1964 sur **Goldfinger** avant de grimper tous les échelons (assistant du directeur artistique, directeur artistique...) pour se retrouver finalement chef décorateur en titre sur **Rien que pour vos yeux**. De même, Alec Mills fut caméraman sur cinq Bond avant de se voir nommer directeur de la photo sur **Dangeureusement Votre**. Idem pour le responsable des effets spéciaux, John Richardson (4e 007) et surtout pour le compositeur John Barry (collaborateur d'une douzaine d'entre eux) et secondé ici par le groupe A-Ah. Au niveau du casting, pas de bouleversements. C'est toujours « Q » (Desmond Llewelyn) qui fournit à l'agent 007 ses gadgets. Ici une descendante directe de la fameuse Aston Martin de **Goldfinger** et **Opération Tonnerre**, la « volante » truffée de nouveaux équipements et spécialement construite pour le film. Egalement au rendez-vous Geoffrey Keen en ministre de la Défense confiant une nouvelle mission à Bond... C'est lors d'exercices destinés à tester les installations de défense de Gibraltar que les services secrets britanniques constatent une reprise de la « Guerre Froide ». Un imposteur tente d'éliminer Bond, premier sur une liste d'espions à supprimer. Evidemment, 007 s'en tire. Il est ensuite envoyé en Tchécoslovaquie convoyer un dissident soviétique, le Général Koskov (Jeroen Krabbe, acteur fétiche de Paul Verhoeven). Bond sauve son protégé d'une tentative d'assassinat et rencontre Kara Milovy (Maryam D'Abo), une violoniste qui se considère comme la fille de Koskov. Innocente et crédule, elle ne se rend pas compte que celui-ci se sert d'elle... Arrivé à Londres, Koskov passe à table. Il accuse le général Push kin (John Rhys-Davies vu notamment dans **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**) de vouloir mettre hors-circuit tous les espions occidentaux. Envoyé à Tanger exécuter le fourbe, Bond s'aperçoit que Koskov l'a manipulé. La chasse aux agents secrets dissimule en fait un plan d'une toute autre ampleur : arroser New-York de plusieurs tonnes d'opium ! C'est Whitaker (l'imposant Joe Don Baker), trafiquant d'armes et de drogue international, qui tire les ficelle du complot. Bond doit faire face à Nécros, un tueur particulièrement acharné à sa perte. Enlevé, 007 se retrouve en Afghanistan dans le repaire de Koskov. Il s'évade et, avec l'aide d'un chef rebelle, livre une ultime bataille contre les méchants...

Manifestement, les scénaristes n'ont pas craint de se mouiller dans un certain délire, non limité par un budget rondelet (35 millions de dollars) et les cascades de Michel Julienne, fils de Rémy, pour deux séquences.

Tourné de septembre 86 à fin février 87 à Gibraltar, Vienne, Tanger et dans le Haut-Atlas, **Tuer n'est pas jouer** connaîtra son avant-première mondiale à la mi-juin devant la Famille Royale au Leicester Square Odéon. Une tradition de plus liée à un mythe qui aura fait rentrer le quart de la population de la planète dans une salle de cinéma. En France, les festivités commenceront en septembre.

Marc TOULLEC




CREEPSHOW 2
Trois
histoires
épouvantables
où l'humour et
l'horreur se côtoient
à la mode des E.C. Comics.
On a déjà donné mais
la recette fonctionne encore.

C'est « The Creep » en personne (en l'occurrence Tom Savini) qui vient porter au petit Billy une nouvelle parution de Creepshow. Encore trois histoires effroyables qui vont nous être contées et qui forment le menu de ce **Creepshow II**, entrecoupées de courtes séquences en animation.

Pas question ici de décevoir la clientèle du premier volet. Le film de Michael Gornick ressemble comme un frère à celui de Romero. Trois sketches (il y en avait cinq dans le précédent) à la thématique ultra-simple privilégiant une chute cruelle et vaguement prévue à l'avance. En fait, c'est surtout la troisième histoire, The Hitch-Hiker, qui retient le plus l'attention. Une jeune femme (Lois Chiles) renverse un auto-stoppeur sur la route. Terrifiée, elle prend aussitôt la fuite, mais sa victime va la poursuivre tout au long de l'histoire. De plus en plus mal en point, car la chauffarde va tenter à plusieurs reprises d'éliminer définitivement cette matérialisation de son remords, il s'accroche à elle et va tenter de se venger. Le pauvre, réduit bientôt à l'état de chair en mouvement, apparaît au détour de chaque situation, à la façon de ces cartoons à la Tex Avery. On retrouve dans cet épisode tout l'esprit des E.C. Comics avec cette méchanceté du récit et surtout le final privilégiant à l'humour grand-guignolesque.

Les deux autres sketches tiennent moins bien la distance. Le premier nous montre un couple de vieux boutiquiers dans une ville quasiment déserte. Ils vont être lâchement assassinés par quelques punks en goguette, alors qu'ils incarnent toute la gentillesse du monde. On voit d'ici l'injustice, ça ne peut pas se passer ainsi ! Eh oui, alors c'est l'enseigne du magasin, un grand et bel indien de bois, qui va reprendre vie pour venger la mort des propriétaires en éliminant tour à tour les trois responsables.

Ce premier épisode ne possède à son actif que la réussite de ses effets spéciaux. La figurine de bois qui s'anime soudain et se met à la poursuite des voyous, puis qui revient tranquillement reprendre sa place une fois la tâche accomplie. L'air de rien, il a encore à la main le scalp de sa dernière victime.

Le second sketch a recours à la trame classique d'un bon quart des petits films d'horreur. Une bande de jeunes buvant et fumant des joints part s'installer pour des vacances en pleine nature. Ici ils décident de se baigner dans un lac et sont bientôt



Annie tente d'échapper à l'auto-stoppeur qu'elle a tué. Ci-dessous : l'étrange créature du lac bleu !




Tom Savini incarne « The Creep ».

cernés par une créature répugnante et visqueuse, constituée d'un amas de trucs assez dégueulasses flottant sur l'eau et qui fait penser à quelques détritus rejetés par l'élément (un film écologique, alors ?). Quoi qu'il en soit les quatre jeunes se retrouvent sur un ponton au centre du lac et la vilaine créature semble avoir très faim. On n'en dira pas plus (ou alors c'est une question d'argent...).

D'une linéarité crasse et d'une gratuité confondante, le sketch porte difficilement la signature de Stephen King (qui apparaîtra d'ailleurs furtivement dans la troisième histoire, manière de faire un petit clin d'œil aux fidèles). Faut-il y voir la main de George Romero qui signe ici le scénario ?

Le fil conducteur déçoit un peu, tantôt en dessin animé tantôt mettant en scène de vrais personnages, bien qu'il fournisse quand même le pretexte à un mini-récit, à base de plante carnivore extra-terrestre.

On reste tout de même un peu sur sa faim et largement en deçà du premier film. Fidèle au rendez-vous, on retrouve le moralisme le plus au ras des pâquerettes et bien significatif des bandes dessinées dont s'inspirent les récits. L'enseigne qui venge les petits vieux, la nature qui se défend face à ces intrus moches et bruyants, et surtout la jeune femme, doublement culpabilisée par son adultère et son acte criminel. Tout se passe bien mais le film reste tout de même dévolu à une clientèle d'enfants sages invétérés. Vont-ils le rester encore longtemps, messieurs les producteurs ?

Jean-Pierre PUTTERS

Réal. : Michaël Gornick. Scénario : George A. Romero, d'après des histoires de Stephen King. Musique : Les Reed et Rick Wakeman. Maquil. : Howard Berger, Ed French. Conseiller aux eff. Spéc. : Tom Savini. Int. : Lois Chiles, George Kennedy, Dorothy Lamour, Page Hannah, David Holbrook, Tom Wright, Daniel Beer, Stephen King, Tom Savini. Prod. Ex. : Richard P. Rubinstein pour Laurel Production. U.S.A. 1987.

HOWARD BERGER ET LES EFFETS SPECIAUX DE CREEPSHOW II

C'est en juillet dernier que Mike Gornick, le réalisateur de **Creepshow II**, m'a contacté pour m'occuper des effets spéciaux. A l'origine, Ed French devait les superviser, mais il s'est brusquement senti dépassé par l'ampleur de la tâche. Le temps de peaufiner les maquillages d'**Evil Dead II** avec Mark Shostrom, et je m'envolais vers New York pour sept semaines de travail ininterrompu.

A la lecture du scénario, nous avons compris, mon collaborateur Mike Trici et moi-même, que nous devrions en faire le maximum en un minimum de temps. Ed French s'est finalement contenté du segment intitulé « The Raft », lequel ne présentait guère de difficultés vu que les effets spéciaux se limitent à quelques jets de sang et de bave. Mike Trici s'est lancé le défi de concevoir une statue en bois de chef indien qui revient à la vie dans « Old Chief Woodenhead »; pour les séquences où le manitou se met à bouger, il a confectionné un costume imitant parfaitement la texture du bois. Quant à moi, je me suis consacré à « The Hitch Hiker », où un auto-stoppeur écrabouillé à maintes reprises passe par cinq stades de transformations pour finir à l'état de bouillie sanguinolente.

Sept semaines plus tard, Mike et moi avions terminé, mais Ed French était dramatiquement en retard. Son travail n'ayant pas convaincu, on m'a demandé de le remplacer. C'est à ce moment-là que nous nous sommes rendus en Arizona, et j'y ai retrouvé le reste de mon équipe, Everett Burrell et Greg Nicotero. Everett m'a aidé à rafistoler ce qu'Ed French avait fait sur « The Raft », puis nous nous sommes attaqués au personnage de « Creep » à partir d'un moulage de Tom Savini. Greg Nicotero nous a rejoints, et il a pris en mains la coordination de tous les effets spéciaux restants; il a rassemblé le matériel dont j'avais besoin, et comme il connaît à peu près tout sur la question, sa présence nous a été essentielle.

Nous avons d'abord filmé « The Raft ». Un mois plus tard, nous nous sommes consacrés à « The Old Chief Woodenhead » sans rencontrer la moindre difficulté, cela grâce à Mike et à un technicien local très efficace, Matt Mirich. Ensuite, nous avons mis en boîte avec Tom Savini les scènes d'ouverture et de conclusion où apparaît « The Creep » : pour cela, Everett et moi n'avons pas dormi pendant deux jours. Comme le maquillage devait être prêt pour dix-sept heures trente et qu'il fallait compter sept bonnes heures de pose, nous avons commencé le matin et n'avons donné le dernier tour de manivelle que le surlendemain.

Après ce cauchemar, je me suis attelé au « Hitch Hiker ». Quatre semaines de tournage nocturne dans la boue, la pluie, le froid et le vent, cinq heures de maquillage quotidienne pour l'acteur Tom Wright, des cascades impossibles à régler : le paradis, en quelque sorte !

Nous avons travaillé au total douze semaines, et je n'ai pas été mécontent d'en voir arriver la fin, croyez-moi. Mon équipe, Greg Nicotero, Mike Trici et Everett Burrell, a vraiment fait du beau travail. Les spectateurs ne voient que le résultat et ne soupçonnent pas l'investissement physique, moral et matériel que cela exige. Il arrive aussi que le produit fini ne soit pas à la hauteur de nos ambitions. Mais quoi qu'il en soit, faire un film est passionnant. Sacrément passionnant, même ! »

Howard BERGER - avec tous les remerciements d'**Impact**. (Traduction : Bernard Achour).

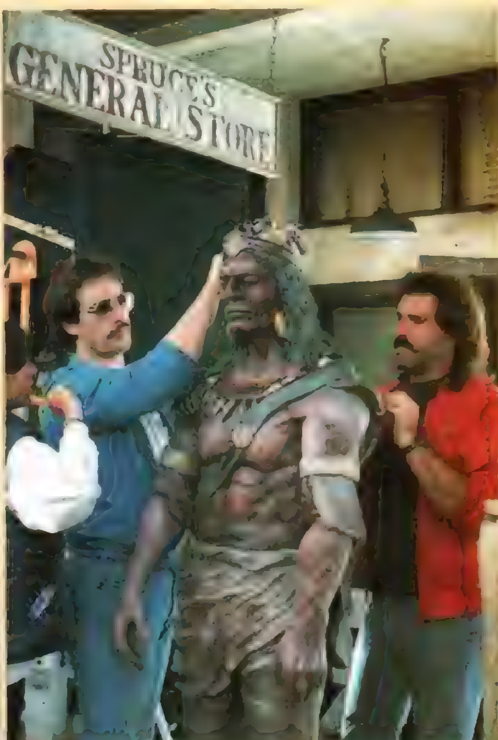


Howard Berger, réalisateur d'un auto-stoppeur entièrement mécanisé. Ci-dessous : les sculptures de base pour diverses étapes de dégradation du personnage.

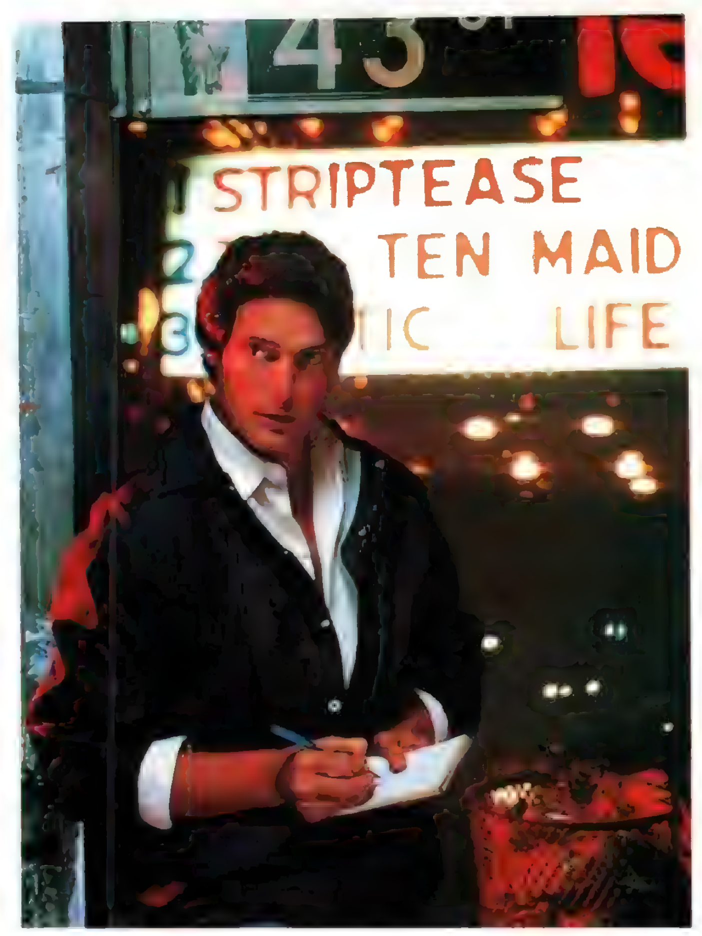


Le résultat à l'écran, le pauvre a bien souffert ! A droite : Howard Berger et Mike Trici s'occupe du chef.









Quand l'auteur de *L'épouvantail* et de *Panique à Needle Park* descend dans la rue, ça fait mal !

Fort de son ancienne carrière photographique, Jerry Schatzberg livre ici une authentique satire urbaine bien éloignée des délires bleu nuit de la métropole américaine à la Walter Hill. Témoin incisif, sa caméra parcourt les rues dans un cinéma-vérité sans complaisances ni théâtralités superflues.

Outre ce regard aiguisé sur la ville, le grand propos de **Street Smart**, c'est aussi la mise en cause du journalisme à sensation et jusqu'où peut aller un reporter pour ramener le scoop. Christopher Reeve abandonne son personnage de Clark Kent, l'autre profil de Superman, pour revêtir les traits d'un véritable journaliste dont le métier consiste à traiter des sujets, sinon très chic, en tous cas toujours très choc. Jonathan Fisher propose à son rédacteur en chef un papier « saignant » sur un souteneur de Times Square, reportage qu'il devra livrer dans les 48 heures. L'ennui c'est que Jonathan s'est un peu avancé et qu'il ne fréquente guère ce genre d'endroits chauds. Ses tentatives pour pénétrer le milieu vont vite se solder par des échecs. Alors, son grand voyage au bout du proxénétisme, notre petit malin va le faire dans sa tête. Il invente un personnage de souteneur imaginaire, Tyrone, auquel il prête des traits de caractère et des exploits qu'il sait devoir plaire à son public avide d'émotions fortes. Mais la notoriété que lui vaut ce reportage va aussi le desservir rapidement. Elle attire sur lui l'œil de la justice. C'est que son « Tyrone » ressemble à un véritable proxénète notoire, Fast Black, tout récemment suspecté de meurtre. A partir de là tout bascule et Jonathan va vivre un quiproquo infernal, tiraillé entre Fast Black et la magistrature.



Une seule issue : la lutte.

Un scénario bien ficelé aux multiples rebondissements, qui nous présente des personnages complexes et attachants. Pour le scénariste, David Freeman, on sent une volonté d'aller au-delà des caractères stéréotypés des traditionnelles productions américaines. Ici le héros montre ses faiblesses pour lesquelles il devra payer, tandis que le « méchant » affiche des accès de générosité et une manière de vivre bien à lui qui nous le rendent par instants sympathique. Quant au procureur Pike (fabuleux Jay Patterson), autre personnage-clé du récit, sa préciosité, son refoulement notoire, son aspect « service service » montrent une peinture de traits peu courante dans les seconds rôles. « Vous n'avez pas peur de la brigade du bon goût ! » lui jettera à la figure une prostituée devant son petit costume trois pièces bien clean.

Le film de Schatzberg compose dans le vécu et se refuse toute facilité. Les moments de violence ou de forte intensité dramatique n'interviennent que là où ils sont indispensables. Avec des scènes presque insoutenables : la punition de la prostituée et la menace de lui crever les yeux, ou une pathétique ellipse : l'envol de la colombe symbolisant le meurtre prévisible.

Une excellente direction d'acteurs et des prestations étonnantes de la part des divers protagonistes qui ne s'entachent que d'une seule ombre au tableau : Christopher Reeve lui-même. Bizarrement mal à l'aise dans le rôle principal, il vit son personnage avec un notable détachement qui tourne parfois à la véritable absence. Il faudra attendre la conclusion pour le voir s'engager à fond dans le rôle et c'est bien dommage.

Une œuvre surprenante dans le répertoire fertile des Golan-Globus qui nous avaient habitués à davantage d'esbrouffe et beaucoup moins de subtilité. Keep up the good work, les gars !

Jean-Pierre PUTTERS

Réal. : Jerry Schatzberg. Scén. : David Freeman. Phot. : Adam Holender, A.S.C. Musique : Robert Irving III. Int. : Christopher Reeve (J. Fisher), Kathy Baker (Punchy), Mimi Rogers (Alison Parker), Jay Patterson (Léonard Pike), Andre Grégory (Ted Avery), Morgan Freeman (Fast Black), Anna-Maria Horsford (Harriet), Frederic Rolf (Joël Davis). Prod. : Menahem Golan et Yoram Globus. Cannon Films. U.S.A. 1986. Durée : 97 minutes. Dist. : Cannon France. Sortie prévue le juin.

Entretien avec

JERRY SCHATZBERG



Jerry Schatzberg tourne dans la rue.

Impact : Comment Christopher Reeve, qui est à la base du projet, et vous, avez collaboré au départ et durant le tournage. Vous imposait-il ses choix, par exemple ?

Jerry Schatzberg : La chose s'est déroulée ainsi ; lorsque Cannon a contacté Reeve pour **Superman IV**, Reeve leur a renvoyé la balle. « OK pour Superman, je suis très heureux de faire un film pour vous mais vous devrez en faire un pour moi ». Il leur a donc proposé, via son agent, **Street Smart** et ils m'ont appelé en me demandant si cela m'intéressait. Quant au personnage de Jonathan, Chris pouvait difficilement le jouer à l'origine ; il convenait mieux à un acteur comme Richard Dreyfuss. On a donc réécrit le scénario en faisant du journaliste un personnage moins intellectuel. Je ne pense pas effectivement que Jonathan soit un personnage positif, pour la simple raison qu'il n'est pas un héros. Il est tout sauf ça. Même ce qu'il fait à la fin reste difficilement acceptable moralement.

Mais il n'est pas pour autant un anti-héros, juste un être humain ordinaire, empêtré dans un concours de circonstances peu ordinaire.

I. : Avez-vous demandé aux acteurs d'improviser durant le tournage ?

J.S. : J'approuve le script (celui de **Street Smart** m'a beaucoup plu), on répète les scènes avant le tournage et, éventuellement, on opère ça et là quelques changements. Voilà comme je procède. Quant vient le tournage, je n'impose pas aux acteurs une extrême fidélité au texte, je leur demande de conserver le sens de ce qu'ils ont à dire. Nous sommes quelquefois très près du texte, et à d'autres moments nous improvisons totalement. Comme cette séquence où la prostituée séduit le journaliste. La scène ne me plaisait pas et les comédiens l'ont revue une heure avant de tourner. En gros, nous nous sommes tenus au script.

I. : Travailler avec la Cannon signifie-t-il pour vous un nouveau mode de travail ou est-ce juste un film pour une compagnie comme une autre ?

J.S. : C'est une compagnie comme une autre pour moi. Je n'ai rien contre leur manière de produire, financer des films à petit budget. J'ai toujours aimé tourner avec de petits budgets. Le seul problème est que j'aurais apprécié des gens plus capables, des gens pouvant travailler plus vite. Mais ces gens demandent beaucoup d'argent. Mais je comprends la position de la Cannon : ne me connaissant pas, ils ne pouvaient pas savoir si j'en aurai abusé ou simplement usé. La production a également décidé de se passer des syndicats et c'est impossible de tourner à New-York sans l'aide des syndicats, d'une équipe syndiquée. Il m'a fallu convaincre Menahem Golan mais il est aussi réalisateur, il comprenait ainsi mes désirs et finissait par me dire « Ok, ok , ».

I. : A propos des personnages, il est frappant de constater qu'il n'y a aucun signe de rédemption. Ils ne sont pas typés.

J.S. : Je crois que le seul personnage positif est celui du maquereau, le seul, peut-être lié à l'idée de rédemption. Parce que, s'il était blanc ou placé dans d'autres circonstances, il serait devenu président de la General Motors. Je ne pense pas qu'il se serait comporté différemment ; il gère son business qui est celui que la vie lui a donné. Il va jusqu'au bout en ayant vis-à-vis de lui-même une honnêteté intellectuelle. Je suis sûr que si je rencontre un homme d'affaires puissant il sera charmant mais une fois dans son bureau il deviendra un tueur ! Regardez notre président actuel, il sourit beaucoup, passe bien à la télévision, mais que fait-il, que prépare-t-il dans ses bureaux ? Il viole les lois et a pour précepte : « qu'importe les moyens du moment que j'arrive à mes fins ».

I. : Est-ce que vous avez effectué des recherches avant le tournage ; vous êtes-vous renseigné sur la vie et le comportement de maquereaux ?

J.S. : Je me suis informé de leur façon de vivre. De toute manière, ils s'habillent différemment, vivent dans des lieux différents, leurs voitures ne sont plus les mêmes mais leurs méthodes, en gros, n'ont guère changé. La police nous a beaucoup aidé : nous pouvions converser avec eux dans un commissariat ou ailleurs, leur poser toutes sortes de questions. On était une vingtaine, l'un d'entre eux, je me souviens, nous cuisinait des spaghettis. Ils nous ont procuré deux bus quand nous en avions besoin. Ils étaient heureux de coopérer et d'avoir Superman avec eux. Mais c'était difficile d'obtenir de bons renseignements les concernant.

I. : L'acteur qui joue le maquereau, Morgan Freeman, est tout à fait étonnant. Il a ce regard de vieux lion fatigué qui peut se réveiller brusquement et rugir.

J.S. : J'ai lu dans un magazine un article disant « Morgan Freeman est le meilleur acteur américain ». Celui qui a écrit cela a certainement raison. J'avais d'abord en tête un comédien beaucoup plus jeune pour le rôle de Fast Black. Quand Morgan est entré dans le bureau pour le casting, je l'ai immédiatement retenu. Je lui ai demandé de lire quelque chose pour être sûr de mon choix. J'ai continué malgré cela à voir d'autres comédiens mais Morgan ne me sortait pas de la tête. Pour son rôle, je suis également allé voir Al Pacino au théâtre. Mais Morgan le surpassait !

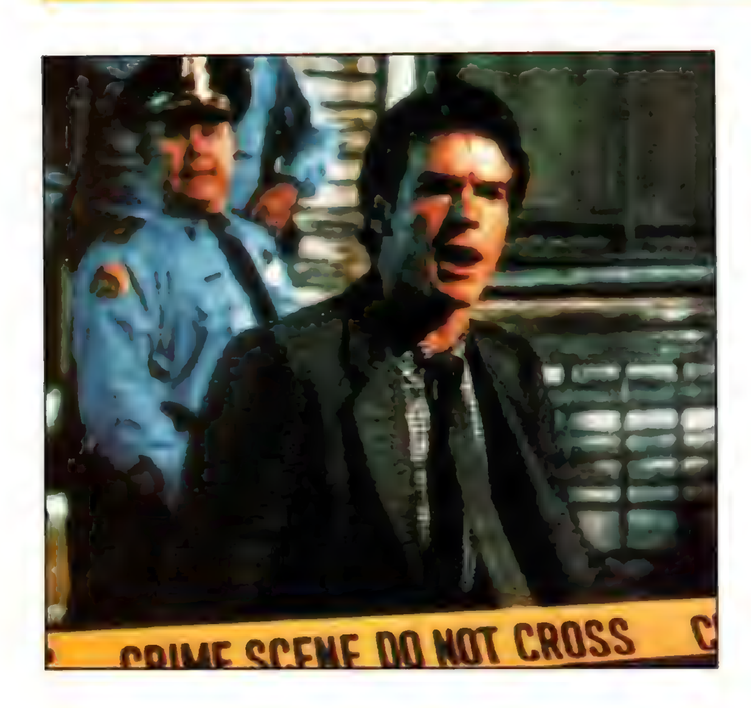
I. : Des projets ?

J.S. : Je travaille actuellement sur un scénario de Harold Pinter et sur un autre signé Jean-Claude Carrière. Quand ils seront prêts, je les tournerai, à moins que quelque chose de merveilleux ne vienne s'interposer.

Propos recueillis par Alain CHARLOT



THE BIG EASY



Il a deux races de polars. Le polar bête et méchant, pas drôle, où l'on flingue tout ce qui passe dans le champ de la caméra. Et le polar cool, ironique, économique dans la violence. Grand Prix du festival International de Cognac du film policier,* The Big Easy *appartient à cette seconde catégorie.

Entretien avec
JIM MCBRIDE

I. : Parlez-nous de vos premiers films

J.MB. : Ils n'ont même pas été distribués aux USA. Je ne peux pas dire que cela soit la faute de quelqu'un en particulier; vers la fin des années 60, je faisais partie d'un groupe de réalisateurs qui ne se contentaient pas seulement de filmer indifféremment mais qui cherchaient également de nouveaux circuits de distribution. J'étais donc en contact étroit avec des compagnies idéalistes qui coulèrent financièrement avant que mes films soient distribués. Elles manquaient de pragmatisme et n'ont pas su s'adapter aux conditions économiques. Mon premier film n'est jamais sorti en salle mais a connu, par contre, les « honneurs » des universités, des écoles de cinéma, des musées... Il est encore présenté là où l'on dispense des cours de cinéma. Mon second film, **My Girl Friend's Wedding**, similaire au précédent au niveau du style, a eu le même sort. **Glen and Randa** a été distribué normalement mais brièvement. Les critiques l'ont appréciés mais cela a été un échec au box-office. Faites **Gaffe les filles, Archie se pointe/Hot Times**, une comédie dans le vent pour adolescent, ne constituait en fait qu'un véhicule alimentaire; j'ai passé plusieurs années sans pouvoir travailler. Durant cette période, j'ai surtout bossé comme chauffeur de taxi. Par chance, j'ai rencontré plus tard un producteur de films pornos, un gars que je connaissais depuis l'enfance et qui m'a offert l'argent pour **Hot Times**. Il fallait que je suive les règles propres au genre mais j'ai gardé un bon souvenir de l'expérience.

I. : Votre film suivant est un remake de ***A Bout de Souffle***

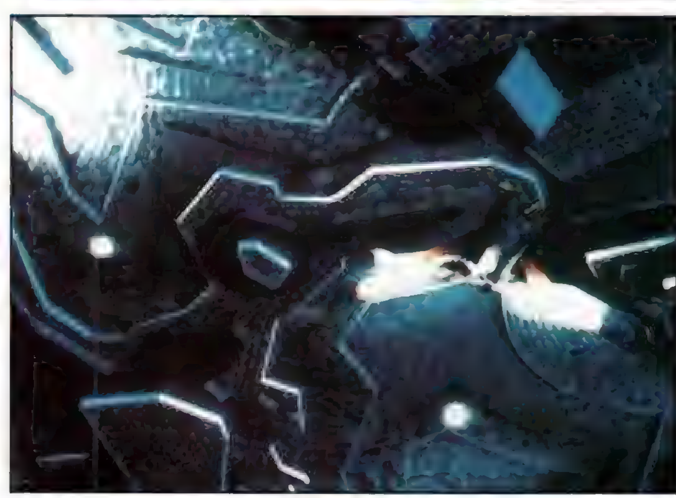
J.MB. : Je n'ai jamais eu de tête à tête avec Godard mais un ami m'a dit qu'il avait vu **A Bout de Souffle Made in USA** dans un hôtel, sur une chaine par câble. D'après ce même ami, Godard aurait aimé le metteur en scène mais pas les acteurs (rires). Il a été très gentil au départ, lorsqu'il m'a aidé à acquérir les droits d'adaptation mais je pense qu'il s'en foutait un peu.

I. : On arrive maintenant à ***The Big Easy.*** *Ce qui est frappant c'est de constater à quel point on tourne maintenant en Louisiane, dans les bayous, à la Nouvelle Orléans :* ***Angel Heart, Sans pitié, Down by Law, Le Bayou...***

J.MB. : Quand nous avons débuté le tournage, cela faisait longtemps que la Nouvelle Orléans n'avait pas été filmée. Notre actrice principale, Ellen Barkin, s'est d'ailleurs éclipsée deux jours du plateau pour jouer dans l'une des premières scènes du Jarmusch. Les équipes d'**Angel Heart** et de **Sans Pitié** sont venues s'installer après. Le script original de **The Big Easy** avait situé l'action à Chicago et je savais que le concept de corruption aurait, en Louisiane, un tout autre sens, moins manichéen, plus ambigü et surtout plus personnel. Tous les films policiers se déroulent à Los Angeles et Chicago. De plus, Chicago est une ville réputée pour sa police corrompue : c'était trop facile ! Je savais qu'à la Nouvelle-Orléans le thème de la corruption ne se limiterait pas à la sempiternelle confrontation du bien et du mal. La corruption est là bas question de famille et d'amitié. La rapacité, l'avidité n'intervien-







nent pas souvent. C'est dur à expliquer. La Nouvelle-Orléans me permettait donc de soulever des points intéressants et de faire de **The Big Easy** un film particulier.

I : La famille justement a une très grande importance dans votre film. On a plus l'habitude du flic solidaire que du flic chapeauté par son prétendant beau-père...

J.MB. : Vous pensez au personnage interprété par Dennis Quaid. Avant de vous répondre, je tiens à vous dire que je n'ai rien à voir avec le scénario original. J'ai été engagé pour mettre en images un script signé Daniel Petrie Jr et non pour imaginer une histoire. Par la suite, j'ai été amené à réécrire une grosse partie du scénario et c'est là que nous avons décidé de nous déplacer vers la nouvelle Orléans. Nous avons aussi étoffé du coup l'idée d'une famille au centre de tout; il n'y avait pas, par exemple, d'histoire d'amour entre la mère de Dennis Quaid et le personnage joué par Ned Beatty.

I. : Si vous n'avez en aucun cas contribué au premier scénario, qu'est-ce-qui vous a motivé en premier lieu ?

J.M.B. : La possibilité d'un boulot (rires). Je n'avais pas travaillé pendant 3 ans. Pourquoi ? Je pense qu'**A Bout de Souffle Made in USA** en est la cause. Le film a rapporté 20 millions de dollars, ce qui est pas mal, mais le précédent Richard Gere, **Officier et Gentleman**, avait dépassé les 200 millions. Tout le monde s'attendait à ce que le prochain Richard Gere remporte un important succès. Ce qui n'a pas été le cas. On a donc considéré mon film comme un échec et j'ai eu beaucoup de mal à travailler de nouveau.

I. : Vous ne vouliez pas du cliché Chicago. Mais vous êtes-vous fixé une ligne de conduite envers les autres clichés ?

J.MB. : D'une certaine façon j'aime les clichés. On peut jouer avec eux. Les clichés forment un langage symbolique et lorsque vous êtes à l'intérieur d'un genre vous êtes inévitablement confronté à toute une gestuelle physique, géographique, verbale qui a déjà été montré sous tous les angles.

Le gros problème sur le plateau de **The Big Easy** était de traiter certaines séquences de manière originale et ordinaire. Comment restituer, par exemple, l'atmosphère intimiste d'un commissariat en restant fidèle à la réalité et imaginatif ? Comment aborder une scène que j'ai déjà vu 100 fois au cinéma ? Vous pouvez transformer ou pervertir le cliché mais vous ne pouvez pas le détruire. Il reste là.

I : La première partie du film a la tonalité d'une comédie, on badine presque avec les personnages. La suite, par contre, ne prête plus à rire. Est-ce difficile pour un metteur en scène de changer petit à petit de ton au cours d'un même film ?

J.MB. : Le scénario original dont je vous ai parlé ne comportait aucun élément de comédie. Nous tenions pourtant à ce que **The Big Easy** soit autre chose qu'une tragédie policière pure et dure car je pense qu'il est difficile de prendre la vie trop au sérieux. Même dans les moments les plus tragiques se trouvent dissimulées des notes d'humour ou du moins d'ironie. En tout cas, c'est ma façon d'aborder la vie. Je n'estime pas que j'ai changé ou évolué au cours du tournage, la fin est plus dramatique, c'est tout. De même, le premier scénario voyait la relation Ellen Barkin/Dennis Quaid comme étant celle d'un flic corrompu et d'un avocat honnête. Elle avait raison, il avait tort. En lui donnant le sens de l'humour, j'ai transformé le personnage du flic en quelqu'un de plus humain. En dépit de sa malhonnêteté, c'est quelqu'un de très amoureux de la vie. A l'inverse, son amie, dont les actes sont régis par des principes moraux très forts, donne l'impression de passer à côté de la vie. Mon but était que l'un comme l'autre apprenne quelque chose de leur amour/confrontation. Pour le premier, la différence entre le bien et le mal, pour la seconde, une manière de vivre pleinement.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et **Alain CHARLOT.**

Les corruptibles

A la nouvelle Orléans, les billets glissés discrètement dans la poche d'un flic, c'est le B.A.BA. du métier. On l'accepte ce qui n'empêche pas de remplir correctement ses fonctions. Quant, par exemple, deux gangsters locaux, Vinnie Di Moti et Daddy Mention, sont censés se faire la guerre. Mais les flics sont plus préoccupés par l'avocate qui vient enquêter sur la corruption. Femme aussi, elle ne résiste pas longtemps à Remy Mc Swain; professionnelle et honnête jusqu'au bout des ongles, elle plaide contre lui, une fois sa culpabilité en passe d'être prouvée.

Dès le départ, on renifle le polar cool, qui ne se prend pas trop au sérieux. Un macchabée et alors ? Les malfrats s'exterminent joyeusement... Jim McBride, cinéaste trop rare, s'applique surtout à observer les flics, les petites blagues dans le commissariat (on joue volontiers avec la moumoute d'un collègue), la comptabilité clandestine scrupuleusement répartie, la camaraderie...

C'est presque un bonheur d'être poulet en Louisiane. Surtout quant votre Captain est en passe de devenir votre beauf et à vous céder sa place de chef de la police. Parce qu'il sait montrer des faiblesses, des droits acquis, **The Big Easy** attire la sympathie, qualité absente des thrillers dévitalisés style **Cobra**, où le redresseur de torts est justement trop honnête pour s'avérer crédible. Pareillement, l'action prend son temps, ne double pas à deux cent à l'heure. Les scènes violentes en tirent toute leur densité. Et un humour noir formidable.

M.T.

The Big Easy USA 1986. Prod. : Mort Engelberg et Stephen Friedman. Réal. : Jim Mc Bride. Scén. : Daniel Pétrie Jr et Jack Baran. Dir. Photo. : Alfonso Beato. Mus. : Brad Fiedil. Mont. : Mia Goldman. Int. : Dennis Quaid (Remy Mc Swain), Ellen Barkin (Anne Osborne), Ned Beatty (Jack Kellom), Ebbe Roe Smith (Détective Dodge), John Goodman (Détective Desoto), Lisa Jane Persky (Détective McCabe), Charles Ludlam (Lamar Parmental), Thomas O'Brien (Bobby)... Durée : 1 h 42. Dist. : Pari Films Sortie le 17 juin 1987.



16e FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS

Lâchez les monstres

Une date à retenir : le 10 juin, début du 16e festival du film fantastique et de science-fiction qui se tiendra jusqu'au 16 au Grand Rex. Rien que des inédits, pour la plupart en version sous-titrée. Les nanars sont interdits de séjour et les organisateurs ont largement favorisé un programme de courts-métrages français. Tout pour plaire...

Mercredi 10

19 h 30 : Court-métrage fantastique français.
19 h 45 : **Freddy 3, les Griffes du Cauchemar** (USA, 1986) de Chuck Russell.
Troisième volet d'une série fameuse. Freddy, en très grande forme, liquide quelques adolescents qui n'ont qu'un souhait : devenir totalement insomniaque. Des effets spéciaux délirants; des idées tout aussi folles... Et de plus l'homme de vos rêves les plus tortueux, Robert Englund, sera présent au Grand Rex !
Reposant après **Freddy 3.** Une jolie histoire : un gamin isolé du monde extérieur finit par s'élever dans les airs, en battant les bras. Mignon tout plein. Les séquences aériennes ont de quoi surprendre ; impossible de déceler les trucages. A moins que le gosse vole vraiment ?





RETRIBUTION

Jeudi 11

19 h 30 : Court-métrage fantastique français.
19 h 45 : **Retribution** (USA, 1987) de Guy Maggar.
Un film de terreur traitant d'un cas de possession. Le héros est un artiste-peintre répondant au nom de George Miller ! Personnalité double et meurtres : recette connue mais **Retribution** a pour lui une atmosphère dense ponctuée de scènes gore rares et d'autant plus impressionnantes. Et quelles couleurs !
22 h: **It's Alive 3** (USA, 1987) de Larry Cohen.
Le Monstre est Vivant, troisième édition. Encore un plaidoyer sur l'enfance martyrisée... Cette fois les bébés mutants sont reclus dans une île. Adorable et cruel.





THE FARM

Vendredi 12

19 h 30 : **Rawhead Rex** (Grande-Bretagne, 1987) de George Pavlou (en sa présence).
Présent l'an dernier au Grand Rex avec le très coloré **Underworld,** George Pavlou revient avec cette seconde adaptation d'un roman de Clive Barker. Une bête surgie de l'au-delà, dévore les habitants d'une petite localité britannique. Très sanglant et le monstre a une bonne tête !
21 h : **Night to the Creeps** (USA, 1986) de Fred Dekker.
De l'horreur au second degré avec tout ce que vous pouvez imaginer en extra-terrestre, zombie, bestioles pas ragoutantes du tout. Malgré quelques longueurs, tout ceci est réjouissant, rétro. Un final explosif.
22 h 30 : **From a whisper to a scream** (USA, 1986) de Jeff Burr (en sa présence).
Condamnée à la chaise électrique, Martine Beswick oriente la journaliste Susan Tyrell sur Vincent Price, citoyen d'une ville particulièrement appréciée pour ses vagues de meurtres. Ce dernier lui raconte quatre histoires croustillantes très portées sur le vaudou. Un humour sacarstique, des chutes pour le moins surprenantes, quelques effets sanglants... En bref, le film à sketches dans toute sa splendeur.

Samedi 13

19 h 30 : **Vamp** (USA, 1986) de Richard Wenk.
Grace Jones gérante d'un club de nuit d'un genre tout particulier. Une histoire de vampires qui n'a rien de traditionnel. A la fois drôle et effrayant **Vamp** affiche de grandes qualités esthétiques, à commencer par le physique de Grace Jones !
21 h : **Monster in the Closet** (USA, 1986) de Bob Dahlin.
Un monstre qui sévit uniquement aux abords des placard, vous avez déjà vu ça ? Les clins d'œil se succèdent à toute allure. (**Rencontres du Troisième Type, Superman, King-Kong**...) dans un joyeux délire. Le monstre ne résiste pas au charme du héros ce qui en fait la première bête gay de l'histoire du cinéma fantastique !
22 h : **The Farm** (USA, 1987) de David Keith.
D'après « La couleur tombée du ciel » de Lovecraft. Une substance en provenance de l'espace contamine l'eau d'un bled perdue des States et transforme ses habitants en monstres. Seul un jeune garçon échappe au poison...
Un bon cinémascope, des maquillages corrects. Carré et divertissant.

Dimanche 14

19 h 30 : Court-métrage fantastique français.
19 h 45 : **Maximum Overdrive** (USA, 1985) de Stephen King.
Enfin, on saura si cette mise en scène de Stephen King vaut mieux que les critiques assez méchantes qui l'ont descendu aux States. Le thème : un météorite passant à proximité de la terre déclenche la révolte des objets.
Couteaux électriques, voitures miniatures, camions, tronçonneuses...

DU FILM FANTASTIQUE ET DE SCIENCE-FICTION


EVIL DEAD 2


DREAMCHILD


FREDDY 3



22 h : Court-métrage fantastique français.
22 h 15 : **The Kindred** (USA, 1986) de Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter.
Mieux que « pas mal ». Une horreur génétique : des toubibs créent une espèce de dérivatif de l'homme qui tient du poisson. De facture très classique, **The Kindred** ménage quelques scènes chocs très, très efficaces. Rod Steiger en savant fou se révèle malsain à souhait. Dans l'affaire, c'est encore lui le plus monstrueux !

Lundi 15

19 h 30 : **Street Trash** (USA, 1986) de Jim Muro (en sa présence).
Petit budget et gros résultat. Un alcool corrosif et pas cher attaque l'estomac de ses consommateurs, lesquels se dissolvent instantanément. Agressif, gore, paillard, craspec, **Street Trash** est sans nul doute l'une des révélations de 87 en matière de fantastique.
22 h : Court-métrage fantastique français.
22 h 15 : **Joey** (RFA, 1986) de Roland Emmerich.
Programmer le gentil **Joey** après l'affreux et méchant **Street Trash** tient de la provocation. Roland Emmerich se prend pour Steven Spielberg et accouche d'un film qui est un melting pot des meilleurs instants de **E.T.**, **Rencontres du Troisième Type** et **Poltergeist**.

Mardi 16

19 h 30 : Court-métrage fantastique français.
19 h 45 : **Evil Dead 2** (USA, 1986) de Sam Raimi.
Fulgurant, explosif, l'horreur portée à son paroxysme, une imagination déferlante, des effets spéciaux inédits, un dénouement vertigineux... Sam Raimi réussit à aller plus loin que le premier **Evil Dead**, Licorne D'Or à ce même festival il y a quelques années. Une seconde récompense est assurée.
22 h : Annonce du palmarès.
22 h 20 : Court-métrage fantastique français.
22 h 30 : **Dreamchild** (Grande-Bretagne, 1985) de Gavin Millar.
Une autre façon de voir « Alice au pays des merveilles ». Sans doute pas la plus sucrée, la plus disneyenne. Pas mal d'amertume. La description du « wonderland » de Carroll est somptueuse ; les créatures sont l'œuvre des créateurs des Muppetts. Alors ?

Et risquent fort de se glisser en tant que film surprise...
Cassandra (Australie, 1986) de Colin Eggleston.
Par l'auteur de **Long Week-End**. Personnalité à double face et meurtres à foison, sans doute pas très novateur mais le climat étouffant et l'adresse du scénariste font des miracles. Preuve que le cinéma fantastique australien existe toujours.
Cat's Eyes (USA, 1985) de Lewis Teague.
Trois sketches pour ce film maudit désespérément inédit. Stephen King avoue l'apprécier particulièrement et déplorer sa mauvaise diffusion commerciale...
The Haunting of Hamilton High (Canada, 1986) de Bruce Pittman.
La séquence du **Bal de l'Horreur** ! Mais **The Haunting** vaut beaucoup mieux que son modèle. L'esprit d'une très cruelle jeune femme dirige les actes d'une innocente étudiante. Suspense bien mené, effets spéciaux d'excellente facture et quelques trouvailles épicées dont on préfère encore garder le secret.
(Programme susceptible de modifications).

Dossier réuni par Marc TOULLEC

EXTREME PREJUDICE

« On ne peut dénoncer la violence qu'en la montrant ».

Le fils spirituel de Sam Peckinpah est de retour dans un film musclé produit par les promoteurs des Rambo. Un représentant de la loi, des trafiquants de drogue, des bidasses à l'assaut d'un paisible bled du Texas... Sacré cocktail. A la dynamite, au fusil à pompe. Ralentis et impacts de balles. Une bonne partie de la distribution disparait tragiquement avant la fin du film...

entretien avec WALTER HILL

I. : Comment aurez-vous trouvé le sujet de **Extreme Prejudice** *?*

W.H. : Je me suis intéressé au film en allant chez mon dentiste. On m'a proposé **Extreme Prejudice** de nombreuses fois; au tout début, le script n'avait rien à voir avec ce qu'il est maintenant. Donc, un jour je suis allé chez mon dentiste et dans le cabinet d'attente j'ai feuilleté un vieux numéro d'une revue, Newsweek ou Times. Je suis tombé sur un article concernant le minage des ports du Nicaragua par la CIA. Maintenant, je pense que les personnes lisant cela réfléchissent sur ce que doivent faire les USA, si c'est moral, si cela constitue un acte de guerre... Moi, j'avais une toute autre idée en tête. J'ai pensé aux types qui accomplissent des missions de ce style : ils doivent savoir que ce qu'ils font sera très mal accueilli mais en même temps ils restent des soldats et obéissent aux ordres. A partir de là, j'ai songé aux comédiens qui seraient motivés par de pareilles situations. Une fois le film mis en place dans ma tête (ce qui m'a pris beaucoup de temps), j'ai commencé à auditionner des comédiens pour les différents rôles. J'ai du en voir des centaines. Nick Nolte était impliqué dans le projet dès le départ; cela l'excitait terriblement de jouer Jack le Texas ranger. En fait, lui et moi avons passé un accord : il ne ferait pas le film sans moi et je ne le tournerais pas sans lui...

I. : C'est intéressant de vous entendre dire que le scénario à l'origine mettait plus l'accent sur les soldats, parce que la bande-annonce donne l'impression que les militaires sont encore au centre du film.

W.H. : Le studio essaye encore en ce moment de trouver le meilleur moyen de vendre le film et je pense que leurs études indiquent qu'il s'agit de la manière la plus opportune de procéder.

*I. : Vous avez déclaré dans un entretien que tous vos films sont en fait des westerns. C'est encore le cas d'***Extreme Prejudice** *: deux hommes ayant grandi ensemble deviennent ennemis au bout de 20 ans. L'un est flic, l'autre gangster...*

W.H. : C'est à mon avis à la fois le point fort et le point faible de l'histoire. Si vous gommez l'aspect militaire, tout pourrait se dérouler en 1880 comme le conflit entre Pat Garrett et Billy le Kid. Si vous ôtez les relations entre les deux amis, vous obtenez simplement un suspense pur et dur sur la notion du complot militaire. Amalgamer ces deux thèmes n'a pas été facile. Je suis pourtant satisfait du résultat : le film utilise proprement les règles du western tout en revêtant une forme moderne. On peut également penser que les deux genres sont légèrement parodiés. Cash Bailey (Powers Boothe) est un personnage extrême et, selon moi, plutôt humoristique. Venant du Texas, Powers a



Walter Hill sur le tournage, avec Nick Nolte

UN WESTERN CONTEMPORAIN

Il s'agit bien d'un western contemporain plus proche de Sergio Leone que de John Ford, un western jouant de deux thèmes classiques : l'histoire d'amis d'enfance se retrouvant l'un hors-la-loi et l'autre chargé de la faire respecter, et l'histoire du siège d'une ville isolée par des mercenaires. Chacun de ces thèmes sert de contrepoint à l'autre. Jack Benteen et Cash Bailey ont grandi ensemble au Texas avec des ambitions à la mesure des vastes paysages de cet état. Benteen devient un Texas Ranger, l'élite des forces de l'ordre et Cash un gros bonnet de la drogue dont le Q.G. est situé juste au sud de la frontière du Mexique. Le conflit est inévitable mais retardé jusqu'à ce qu'un facteur externe précipite les évènements : une troupe de militaires super entrainés composée d'hommes qui, officiellement, sont morts, s'en prend à la ville natale de Jack, se livrant à une attaque en plein jour de la banque pour couvrir en fait la récupération de certains documents qui se trouvent dans le coffre de Cash Bailey. Quand ils se rendent au Mexique pour la confrontation avec le trafiquant, Jack se joint à eux. Les dés sont jetés : un seul des deux hommes en sortira vivant.

Extreme Prejudice se tient sur la corde raide. Avec une intrigue sanglante, des personnages hors du commun, des dialogues laconiques, allusifs, il pourrait facilement tomber dans la parodie des conventions du western. Il pourrait tout aussi facilement n'être qu'un divertissement rondement mené mettant en scène des hommes qui manient de gros flingues et font tout sauter, en bref un film bien fait mais creux. **Extreme Prejudice** va chercher bien plus loin; il explore les thèmes de l'honneur, de l'intégrité individuelle qui s'expriment dans un monde plus grand que nature plein d'avocats, de revolvers et de fric.

Rip Torn












ICE
Cold
BEER





réellement grandi dans une atmosphère comparable à celle du film, entouré de gens possédant ce type de comportement.

*I. : Au début du film, Cash Bailey écrase un scorpion de la main; cela m'a rappelé une scène d'**Apocalypse Now** où Brando met Martin Sheen à l'épreuve.*

W.H. : Scénariste du film de Coppola, John Milius a écrit les deux premiers jets du scénario d'**Extreme Prejudice**. Puis Fred Rexer, lequel avait déjà travaillé pour John, en a rédigé deux autres versions. L'épisode du scorpion provient du boulot de Rexer. Cash Bailey est un personnage que nous avons ajouté longtemps après que John soit parti vers d'autres films. Son scénario traitait en gros d'une troupe de militaires débarquant dans une petite ville du Texas et corrompant « l'américanisme » de ses habitants. C'était une sorte de test pour jauger les réactions des gens face à un envahisseur. Je voulais que Jack le ranger soit opposé à quelqu'un de très proche, quelqu'un qui représente son propre côté maléfique : c'est là tout l'intérêt de Cash Bailey. En tout cas, dans ce qu'avait écrit Rexer, la séquence du scorpion n'impliquait qu'un personnage secondaire, un revendeur de drogue. C'était juste un truc de macho montrant à quel point le malfrat était dur. Jouée par Cash, la scène va bien au-delà de la simple méchanceté. Vous savez tout de suite que Cash a quelque chose en tête, que ce quelque chose va le détruire et qu'il en est conscient.

I. : A vrai dire, Cash et Jack sont les deux reflets d'un même miroir.

W.H. : Powers et Nick ont interprété leurs rôles comme s'il s'agissait de frères. J'ai toujours vu Cash et Jack comme étant le seul et même personnage. Lorsqu'ils s'affrontent, le choc est celui d'un personnage luttant contre les pulsions noires qui l'habitent. Je trouve cela passionnant.

*I. : J'ai entendu dire que **Extreme Prejudice** devait sortir à Noël 86 et qu'il a été repoussé, remonté et partiellement refait.*

quelques séquences additionnelles par la suite et nous avons effectivement coupé certaines scènes à cause de problèmes avec la censure. Il n'a jamais été question d'une distribution pour Noël 86. Tri-Star, notre distributeur, avait un trou dans son calendrier sur cette période et nous a donc demandé si le film pouvait être prêt pour cette date. J'ai répondu que j'en doutais mais que j'essaierai de le finir. Nous avons simplement manqué de temps. Plus tard, j'ai filmé quelques inserts avec Powers Boothe mais rien qui pourrait faire croire à un remaniement de première importance.

I. : Extreme Prejudice connait pas mal de problèmes avec la censure ?

W.H. : Nous avons connu les problèmes habituels concernant la violence. C'était bien ma veine de passer juste après **Angel Heart**. La MPAA (censure US) a été fortement critiqué pour avoir été strict uniquement au niveau du sexe pour le film d'Alan Parker.

I. : Et voilà que vous arrivez avec une œuvre chaste mais très violente.

W.H. : Oui, et je pense que le sentiment de Tri-Star était que le film ne pouvait être défendu par la presse pour cette raison. **Extreme Prejudice** ne signifie nullement que je pardonne la violence... Le sujet en est violent et on ne peut dénoncer la violence qu'en la montrant. Prenez pour exemple cette histoire d'un type de la Brigade des Stups torturé et tué par des pourvoyeurs de drogue; non seulement on ne pouvait par le biais d'un film montrer ce qu'on lui avait fait mais il était même presque interdit d'en parler lors d'une quelconque conversation.

I. : Et je suppose que vous ne voulez pas tourner des scènes violentes qui évitent d'être violentes en ne montrant pas les effets de cette violence. Je pense surtout à Rambo 2.

W.H. : Comme **Extreme Prejudice** a le même producteur, je n'ai pas trop envie de m'embarquer dans des critiques. Mais il y a, à certains degrés, une convention dans le genre qui consiste à prendre la violence à la légère et la transformer en pur divertissement. J'ai moi-même été coupable de cela.

*I. : Dans un film comme **Les Guerriers de la Nuit**, la violence est extrêmement stylisée : elle a un look bande-dessinée.*

W.H. : C'est vrai. Dans **48 Heures**, la bagarre entre Nick Nolte et Eddie Murphy n'est guère réaliste mais c'était le seul traitement acceptable. Simplement, je ne pense pas que cela doive être le cas de tous les films. Adoucir un film comme **Extreme Prejudice** serait revenu à trahir son esprit. Je trouve fascinant que des gens soient furieux après ce film. Je suis en faveur du pluralisme cinématographique. Si d'autres metteurs en scène veulent décrire les femmes au foyer après une dépression nerveuse, libre à eux. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de place pour le reste. Les spectateurs ont le droit de voir ce qu'ils veulent pour six dollars. Le challenge pour un metteur en scène est de trouver ce à quoi il est bon et de s'y tenir.



I. : Quand vous parlez de vos films, vous vous référez souvent à la notion d'« univers moral ». C'est peu fréquent d'entendre cela de la bouche d'un réalisateur.

W.H. : Je suppose que c'est parce que nombre de metteurs en scène n'en ont pas (rires). Plus sérieusement, j'ai toujours mis en scène des personnages dans des situations comportant un élément moral. On a insisté dans la presse sur la nature épique des conflits, sur la valeur symbolique de ces cow-boys, de ces shériffs sans se rendre compte que mes films insistent plus sur l'aspect psychologique des protagonistes. Mes personnages ne sont réduits en aucun cas à de simples archétypes.

*I. : J'ai lu que vous êtes occupé en ce moment même à l'écriture de la séquelle d'**Alien**.*

W.H. : Nous avons déjà, David Giler et moi, écrit l'histoire qui se déroule dans une station spatiale au fin fond de la galaxie. Nous sommes en train d'élaborer le scénario avec un écrivain nommé William Gibson. Il n'a jamais écrit de script mais je crois qu'il fait d'emblée partie des meilleurs. Nous n'avons pas encore de réalisateur mais j'espère néanmoins que le film sera prêt pour l'été 1989 sauf imprévu... n'importe quoi. C'est malheureux qu'il ait eu un tel intervalle entre **Alien** et **Aliens**; nous pensons pouvoir le réduire...

Entretien par Maitland MCDONAGH
(traduction Alain Charlot)

Walter Hill express

Réalisations

1975 **The Streetfighter/Le Bagarreur** *avec Charles Bronson, James Coburn. 1978* **The Driver/Driver** *avec Ryan O'Neal, Bruce Dern, Isabelle Adjani. 1979* **The Warriors/Les Guerriers de la Nuit** *avec Michael Beck. 1980* **The Long Riders/Le Gang des Frères James** *avec David Carradine. 1981* **Southern Comfort/Sans Retour** *avec Keith Carradine, Powers Boothe. 1982* **48 Hours/48 Heures** *avec Nick Nolte, Eddie Murphy. 1984* **Street of Fire/Les Rues de Feu** *avec Michaël Paré et Willem Dafoe. 1985* **Brewster's Millions/Comment claquer un million de dollars par Jour** *avec Richard Pryor. 1986* **Crossroads/inédit. Extreme Prejudice**. *1987* **Dimitri** *avec Arnold Schwarzenegger.*

Scénarios

1972 **Hickey and Boggs** *Robert Culp.* **The Gatawan/Le Guet-Apens** *Sam Peckinpah. 1973* **The Thief who came for dinner/Le Voleur qui vient dîner** *Bud Yorkin.* **The Mackintosh Man/Le Piège** *John Huston. 1975* **The Drowning Pool/La Toile d'Araignée** *Stuart Rosenberg.*

Productions

1979 **Alien/Alien le Huitième Passager** *Ridley Scott. 1986* **Aliens/Alien le Retour** *James Cameron.*

DANGEREUSE sous tous rapports

DANGEREUSE SOUS TOUS RAPPORTS
Une folledingue embarque un cadre divorcé mais sans histoires et, de folles nuits d'amour en menus larcins, l'entraîne dans les griffes de son ex-mari, psychopathe très tâtillon sur les principes matrimoniaux. Dernière grande révélation des écuries Corman, le très malicieux Jonathan Demme présente son bébé...

Jeff Daniels

Quand **Dangereuse sous tous Rapports** arriva, je travaillais sur plusieurs scripts à la fois et la plupart d'entre eux développaient des thèmes sérieux et contemporains, sociaux. Je me suis aperçu en lisant le scénario de **Dangereuse...** qu'il allait me fournir l'occasion de m'évader, de tourner un film de divertissement sans brasser des concepts d'une importance vitale. C'était également le scénario d'un film que j'avais envie de voir. J'ai tout de suite apprécié son récit inhabituel, ses personnages antinomiques et surtout le fait qu'il surprend sans cesse; il vous invite à imaginer ce qui va se passer à la scène suivante et prend en fait une autre direction. Il n'en est que plus intéressant et excitant. C'était pour moi l'occasion de faire un film en me concentrant sur l'idée du plaisir à voir un film. Il m'offrait une gamme variée de sentiments, d'ambiances, de tension et procure l'incroyable excitation du combat final s'alliant parfaitement aux moments de franche rigolade ou de tendresse. Et tout ça me permettait aussi d'insérer une bande musicale variée et constante; les personnages étant souvent en voiture, dans des bars, des restaurants, des endroits où vous vous attendez logiquement à ce qu'il y ait de la musique.

C'est marrant parce qu'en réalisant **Dangereuse...**, je n'avais pas l'impression de mettre en scène un road-movie. Il s'agissait pour moi d'une espèce de thriller sous forme de comédie. **Easy Rider,** voilà un vrai road-movie. Mais effectivement, les déplacements en voiture, l'esprit du film... on peut dire que **Dangereuse...** est un road-movie !

Michael Dudikoff était l'un de mes acteurs favoris pour le rôle de Ray lors des screen-tests. Il faisait partie du trio final. Mais Ray Liotta avait quelque chose de physique en plus. Michael est quelqu'un de très gentil mais il peut jouer la dureté; on peut toutefois difficilement le départir de sa douceur naturelle. Ray Liotta avait cette peau légèrement abîmée, un regard très dur. C'est drôle qu'on soit tombé sur lui parce que, généralement, lorsqu'on cherche quelqu'un pour ce type de rôle, on regarde du côté des acteurs connus, ceux qui ont déjà fait leurs preuves au cinéma. En fin de casting, il nous restait donc Michaël Dudikoff et deux autres comédiens : Mélanie Griffith est venue me dire qu'il y avait dans sa classe de comédie un gars extraordinaire. J'ai répondu « qu'il vienne », pour lui faire plaisir et Ray nous a tous estomaqués. Ray a apporté au rôle, en plus de sa violence, l'humour. Il reste effrayant tout en demeurant crédible. Il jouait comme si son personnage était le héros de l'histoire. Il a ainsi acquis un impact particulier.

Jonathan DEMME.
Propos recueillis par **Alain CHARLOT.**

Something Wild *USA 1986. Prod. : Jonathan Demme/Kenneth Utt. Réal. : Jonathan Demme. Scén. : E. Max Frye. Dir. Photo : Tak Fujimoto. Mus. : John Cale et Laurie Anderson. Int. : Jeff Daniels (Charles Driggs), Melanie Griffith (Audrey Hankel), Ray Liotta (Ray), Charles Napier (le chef irascible), John Sayles (le motard), John Waters (le vendeur de voitures)... Durée : 1 h 54. Dist. : Fox. Sortie Paris le 10 juin 1987.*

Mélanie Griffith









Broyés, déchiquetés, réduits en charpie, hâchés menu... Les ninjas reviennent toujours plus nombreux, plus diaboliques, totalement voués à la cause du mal. Comme Chuck Norris, Michaël Dudikoff défend la veuve et l'orphelin à grands coups de latte et de philosophie orientale.

Entretien avec MICHAËL DUDIKOFF



Impact : D'après ce que nous avons lu dans une revue anglaise, vous êtes né en 1960.

Michaël Dudikoff : Non en 1954 ! Je suis un vieillard. Au début, je travaillais comme serveur pour pouvoir rentrer à l'université. J'ai aussi bossé un temps au contact d'enfants abandonnés. Des gens sont venus me voir pour me proposer une publicité pour Adidas. J'ai posé pour eux et puis je me suis dit : « voilà un boulot qui rapporte de l'argent, où l'on rencontre des gens extra, des filles superbes ; je continue ». Et de fil en aiguille, je me suis retrouvé dans ce métier jusqu'au cou : voyages en Europe, Vogue, séances de pose sur séances de pose jusqu'au jour où un agent a remarqué ma photo dans Gentleman Quaterly. Je suivais encore des cours de psychologie. J'ai quitté mon emploi de serveur et quand l'opportunité de jouer dans **Les jours Heureux** s'est présenté, j'ai également abandonné l'université. J'ai ensuite décroché d'autres rôles, dans **Dallas** notamment et Paramount m'a « acheté » en 1978.

I. : On connaît mal vos débuts cinématographiques.

M.D. Mon tout premier film est **Black Marble** (inédit) puis il y eut **I Ought to be in Pictures** (inédit) avec Walter Matthau. J'avais des rôles minuscules mais ces films me faisaient travailler avec des professionnels de qualité. On apprend beaucoup et plus vite à leur contact. J'aimerais travailler avec Mickey Rourke, Eric Roberts, Sean Penn, Hoffman, Pacino, Nicholson... Puis, arriva **Radioactive Dreams** pour lequel j'ai du apprendre à danser comme Fred Astaire et Gene Kelly ! Je suis prêt à tout jouer ; proposez-moi un rôle de pianiste, de fou, d'homosexuel, je le prends ! Demandez-moi d'enfiler une robe, je le fais ! Vous savez, dans ce métier, il faut agir positivement. Il y a des hauts et des bas et je me sens favorisé car je n'ai goûté ni à l'un ni à l'autre. Le seul coup dur pour moi a été la mort de ma mère. Sa mort m'a donné une sensibilité que je peux maintenant exploiter.

I. : Qui vous a enseigné les arts martiaux ?

M.D. : Lors des screen-tests pour **American Warrior**, il y avait beaucoup de monde. Le chorégraphe, Mike Stone, nous demandait de tomber, d'effectuer tel ou tel geste, de frapper un ennemi imaginaire, d'esquisser une attaque... Je n'avais aucune expérience mais il a su que je pouvais apprendre rapidement et que j'étais physiquement en bonne forme. Golan et Globus ont visionné une cassette des screen-tests et ont opté pour moi. En fait, je ne pratique pas le karaté. Mon seul entraînement a été celui des répétitions. J'aimerais avoir plus de temps pour le pratiquer, le perfectionner, mais la plupart des matins on se réveille et boum, boum... on doit foncer, toujours plus vite, à cause du budget. Quand on a commencé, je me suis dit « je ne peux pas faire ça, c'est trop difficile ». Puis j'ai réagi autrement, « s'il y a un problème je peux le résoudre, sinon je ne serais pas là ».

I. : Vous avez vu des films de ninjas tournés avant ceux de la Cannon, les premiers, des japonais, par exemple ?

M.D. : J'en ai vu certains mais je n'y tenais pas tellement car je ne désirais pas être influencé. J'ai pensé apporter quelque chose de personnel. « Fais ton truc et attendons de voir le résultat ». Je n'ai pas eu à copier des gestes ou des attitudes. J'ai simplement écouté mon réalisateur et mon professeur de

karaté quant à la frappe, aux parades. J'ai appris précisément la gestuelle pour que les kids ne disent pas « ce n'est pas le bon geste, ce gars ne sait pas frapper, du bidon tout ça ! ». Je me suis donc concentré sur la manière de tenir un sabre, de lancer un coup de pied.

*I. : **Le Ninja Blanc** est votre troisième film avec Sam Firstenberg en tant que réalisateur...*

M.D. : Sam vient d'Israël et c'est une des personnes les plus gentilles que je connaisse. Il vous laisse travailler à votre façon du moment qu'il croit en vous. Et il croit en moi, en mes possibilités. J'arrive à l'heure sur le plateau ! On tourne et je rentre chez moi réviser pour le lendemain. Mais au niveau de la direction d'acteurs, je suis plus impressionné par un type comme Jonathan Demme. Lors des screen-tests de **Something Wild**, il m'a dirigé de cinq manières différentes dans cinq scènes différentes. Impressionnant. Dans **Something Wild**, j'ai failli obtenir le rôle de Ray Liotta, celui du fou-furieux.

*I. : Il me semble que dans **American Warrior II** les scènes du bayou ont été particulièrement pénibles pour vous*

M.D. : Oui. J'ai été poursuivi par des alligators, des marcassins d'eau, des serpents. J'ai perdu une partie du lobe de mon oreille gauche, je suis rentré avec du sang plein le cou et sur la poitrine. Mais je me suis amusé. On se levait à 5 h 30 du matin et on devait tout de suite se jeter dans cette eau boueuse. Elle était froide, sentait mauvais. Il y avait surtout cette couche de saloperie qui colle à la peau et vous irrite quand le soleil tape. Le soir, il fallait enlever cette carapace avec de la vaseline. J'ai failli me faire bouffer par un alligator. Il y avait, autour de moi dans la flotte, cinq gars avec des fusils et, à un moment donné, ils se sont mis à crier « Michaël, sous l'eau, vite ! ». J'ai nagé vers la rive, « de l'autre côté, de l'autre côté ! ». Ils ont tous gueulé et j'ai vu l'alligator en question arriver vers moi. J'ai atteint l'autre rive et les fusils y sont allés de leur musique.

I. : Des projets ?

M.D. : **Platoon Leader**, un film tiré d'une histoire vraie : un gars nommé Jim Mc Donald, un officier de West Point qui revient du Vietnam. Un rôle différent pour moi. J'ai lu le script il y a seulement deux jours et je dois rencontrer le metteur en scène juste après Cannes. Je ne le connais pas mais il vient de réaliser **Freedom Fighters** pour Cannon, producteur de **Platoon Leader**.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC.









Les ninjas à la conquête du monde

Sam Firstenberg connait bien les ninjas pour les avoir fréquentés dans trois films (deux avec Sho Kosugi, un autre avec Michaël Dudikoff suivi d'une œuvre plus classique) tous pour Cannon. Ceux-ci, plus que tous les autres, tranche dans les dialogues, ramène à l'essentiel les scènes d'exposition. En bref, Firstenberg ne s'intéresse qu'à ces tueurs en cagoule noire maniant une jolie panoplie de gadgets artisanaux et meurtriers. Deux militaires arrivent à leur nouvelle affectation, parfaite osmose entre la caserne et le club pour apollons oisifs. Ils ont vite fait de repérer un affreux traffic : des soldats américains sont enlevés par les sbires d'un trafiquant de drogue dont les ambitions dépassent de loin son commerce habituel. Nazillon en herbe, il vise à la domination du monde via une armée de ninjas bioniques, de parfaites machines à exterminer mitonnées par un savant. Evidemment, Michaël Dudikoff et son copain Steve James (vu dans **American Warrior** et **Avenging Force/American Warrior II**) perturbent les plans machiavéliques du dément. Et ce, à grand renfort, de mobilier cassé, de tôle froissée, de membres tordus et broyés, de revers de sabre dans les gencives, de thorax enfoncés... Ça ne s'arrête jamais. Le film assume bien son délire, son irréalisme par un humour pertinent, la décontraction de son interprète principal. A tel point enivré par les carnages, le scénario sacrifie une vingtaine d'hommes à une parade organisée par le méchant tenant à impressionner ses hôtes. Heureusement, jamais Sam Firstenberg ne tombe dans le fastidieux, les redites. Sa mise en scène, souple et fonctionnelle, sait mettre en valeur la plastique de bataillons de ninjas décimés, écrabouillés, mitraillés mais toujours plus nombreux. La romance obligatoire dans ce type de production est même gentiment repoussée au-delà du générique final. C'est dire qu'on ne s'y ennuie pas.

M.T.

American Ninja II, The Confrontation USA 1986. Prod. : CANNON Réal. : Sam Firstenberg. Scén. : Gary Conway et James Booth d'après les personnages de Avi Kleinberger et Gidern Amir. Dir. Phot. : George Bartels. Mus. : George S. Clinton. Int. : Michaël Dudikoff, Steve James, Larry Poindexter, Gary Conway, Michelle Botles, Michaël Stone... Durée : 1 h 30 mn. Dist. : CANNON. Sortie Paris prévu le 22 juillet 87.

Après *Sœur Désir* et *la Fille aux bas nylons* qui avaient fait sauter l'érectomè-semestre dernier, deux nouveaux fleurons du cinéma coquin rital. Dans *le Miel du Diable*, Lucio Fulci reste fidèle à lui-même tandis que Giovanni Soldati et ses *Plaisirs de Femmes* expédient tout le personnel féminin d'un atelier de couture dans le lit d'un type à problème...

LE MIEL DU DIABLE

Fulci Forever

Sacré Fulci ! Il est loin le temps de **L'Enfer des Zombis**, de **l'Au-Delà...** Après avoir planté une héroic-fantasy glauque (**Conquest**), un péplum futuriste (**Les Mercenaires du Futur**), une triste histoire de possession (**Manhattan Baby**), le voilà qui touche au film de cul. Sans trahir ses aspirations, sa moiteur, ses relents de mortification. Souvenez-vous du traitement que le western avait subi dans son chef-d'œuvre inconnu **Quatre de l'Apocalypse**. Western résolument onirique hanté par des âmes habitant une ville fantôme. Pareillement, on retrouve Fulci dans **Le Miel du Diable**, descente dans les enfers de l'érotisme pervers et trouble.

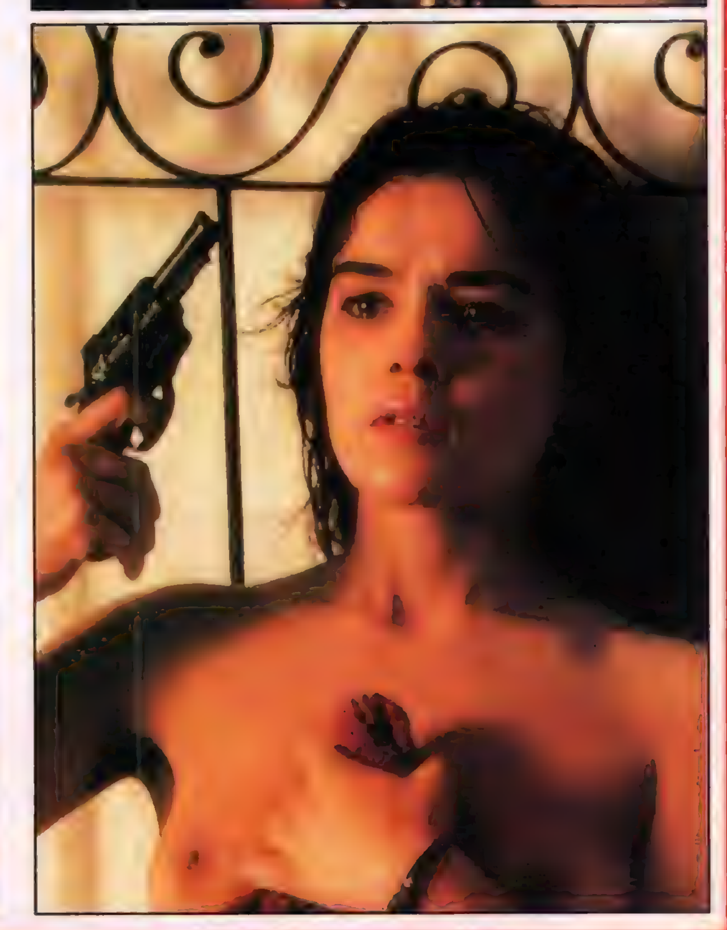
Cécilia est une jeune femme de 20 ans attachée à Gaétano dont elle assouvit tous les désirs. Et Gaétano clamse dans un banal accident de voiture. Cecilia folle de douleur, déraille totalement. Elle finit par enlever Guido, le chirurgien qui a opéré son défunt amant. Ce dernier n'a pu le sauver et Cécilia le tient pour responsable de sa mort. Elle menace de l'exécuter, l'enferme et succombe à son charme. Puis elle le rejette. Violence, attrait, victime, bourreau... Le couple s'enfonce dans un climat oppressant. Cécilia torture le chirurgien, lui refuse la satisfaction de l'orgasme. Elle se souvient des déviences sexuelles auxquelles Gaétano la soumettait. Elle joue son rôle, soumet Guido à ses exigences jusqu'à exorciser totalement ses frustrations. Guido n'est plus qu'une loque, presque une bête mais il est amoureux de son bourreau. Malgrè les humiliations, la violence. Cécilia le ressent et s'offre à lui. Elle accepte son amour. Tout deux se lient dangereusement dans une extase profonde lors d'une nuit qui semble sans fin. Le cauchemar, pour eux, serait d'atteindre le jour...

Qui a dit que **Le Miel du Diable** n'était qu'une bande érotique de plus à ranger sur les rayons chauds d'un vidéo-club ? C'est un film grave, sombre, putride. Une love story de décadence, de violence, terriblement physique. Metteur en scène de l'horreur, de l'abominable, du pourrissement des corps, Fulci sait aussi instaurer une sensualité. Sensualité qui n'a rien de franchement saine, de franchement émoustillant mais, par contre, fascinante. Parce que **Le Miel du Diable** est un film beau plastiquement. A plusieurs reprises, Fulci atteint un joli lyrisme. Géante la scène où Gaetano joue du saxo (sa plainte crée déjà l'érotisme); adossée au mur, Cecilia coince la trompe de l'instrument entre ses cuisses et vibre de toutes les notes.

Fort d'une réussite après le trop moyen **Murder Rock**, Fulci revient maintenant à l'horreur gothique qui avait fait sa gloire avec **Aenigma**. Pour beaucoup, **Le Miel du Diable** ne sera qu'une œuvre purement alimentaire, une escapade polissonne. Evidemment, ces apparences sont trompeuses.







PLAISIRS DE FEMMES



Conjugalement Vôtre

Un film chaud, très chaud. Avec la très chaude Stéfania Sandrelli vue dans une multitude de films érotiques italiens. Soldati est un roublard mais sait filmer correctement un corps sans tomber dans la vulgarité. Il fait même preuve d'un certain potentiel plastique et utilise un scénario, chose toujours pas évidente en matière de cinéma cochon.
Rome nocturne, un réglement de comptes amène sur place Alberto, un journaliste. En vain, il tente de recueillir le témoignage des passants. Livia, une jeune femme, se réfugie dans sa voiture et lui fournit les renseignements qu'il recherche. Elle l'emmène ensuite dans son appartement; ils font l'amour. Sa partenaire lui révèle qu'elle ne sait rien en fin de compte, qu'elle l'a abordé simplement pour avoir une aventure avec lui. Les années ont passé. Alberto est devenu un écrivain-journaliste reconnu. Il revient à Rome, sa ville natale, après un long voyage de travail en Extrême-Orient. Livia est maintenant son épouse; elle dirige une boutique de mode. L'arrivée d'Alberto ne répond nullement à ce qu'elle attendait. Il l'aime toujours mais leurs relations sexuelles sont au point mort. Livia a du mal à l'accepter et croit avoir trouvér un stratagème pour aiguiser les sens de son mari. Elle organise incognito de multiples rencontres entre Alberto et les jeunes, jolies ouvrières de son atelier de couture. Alberto, bien sûr, ignore tout. Et Livia éprouve le plaisir que son mari donne à ses employées. Mais Livia a aussi une fille, Amanda, née d'un premier mariage. Celle-ci surprend une conversation téléphonique de sa mère à l'une des compagnes passagères de Papa. Elle est jalouse d'Alberto et ne peut souffrir ses nombreuses aventures. Elle lui lance des avances, ce dernier les refuse. Peu à peu, il se laisse gagner par le désir. Alberto retrouve un jour Amanda dans sa garçonnière... Accablé, il entreprend un long voyage en Extrême-Orient et demande à Livia de l'accompagner. L'histoire ne se termine pas ainsi. Malicieuse, Livia monte un dernier coup à son tendre et cher, le faire venir dans l'atelier de couture où toutes ses maîtresses sont réunies !
Pas bête, hein ? **Plaisirs de Femmes** énumère une jolie galerie de minettes pulpeuses qui, toutes, passent dans le lit du héros. Même si les ressorts psychologiques ne sont pas des plus crédibles, cette première mise en scène de Giovanni Soldati sait tracer des caractères. Et surtout des ambiances. Une séquence marquante : des rayons de lumière isolant dans l'obscurité un lit où un couple s'envoie en l'air. Il n'en faut pas plus pour nous satisfaire.

Marc TOULLEC.





Il Miele del Diavolo *Italie 1986. Prod. : Selvaggia Film. Réal. : Lucio Fulci. Scén. : Ludovica Marineo. Dir. Phot. : Alessandro Ulloa. Mus. : Massimo Natili. Int. : Corinne Cléry, Brett Halsey, Bianca Marsillach, Stéphane Madia, Paola Molina, Bernard Seray... Dist. : Eurodis. Sortie Paris prévue pour fin juin début juillet.*

L'Attenzione *Italie 1984. Prod. : Francesco Casati et Sergio Martinelli. Réal. : Giovanni Soldati. Scén. : Rodolfo Sonego, Leone Colonna, Giovanni Soldati d'après la nouvelle d'Alberto Moravia. Mus. : Pino Donaggio. Dir. Phot. : Silvano Ippoliti. Int. : Stephania Sandrelli, Ben Cross, Amanda Sandrelli, Arnoldo Foà, Anita Zagaria... Dist. : Eurodis. Sortie Paris prévue pour début juillet.*

CINE-CIBLES

HANOI HILTON

Que pouvait-on attendre de la part d'un cinéaste qui a écrit, en 1976, **The American 1776**, le film officiel de la célébration du bicentenaire des Etats-Unis ? Une guerre du Vietnam transfigurée, un regard objectif, des considérations point partisanes... Niet. **Hanoi Hilton** étale sa bonne conscience d'un bout à l'autre du film. Evidemment, ce très réaliste **Rambo** des geôles met tellement de conviction dans son message que ne pas l'approuver vous met mal à l'aise. Les soldats américains prisonniers après la fin des hostilités sont humiliés, torturés. Les cellules puent, les matons cognent, la bouffe grouille de vermine... Beau constat. C'était l'enfer, on le sait, et c'est sans cynisme qu'on peut dire « on le sait, c'était l'enfer ». En revanche, Lionel Chewynd en fait trop. Trop dans les clichés (le commandant vietnamien élevé chez les jésuites recourant à des astuces machiavéliques, esprit de corps au comble de la déchéance, évocation permanente de la mère-patrie...). Et le final, quelle mascarade ! Larmes, accolades viriles entre les détenus et les généraux tandis que les Vietnamiens tirent des tronches ahuries derrière une table. Suit toute une liste de « portés disparus » avec matricules, grades... Rien de tel pour justifier un **Rambo 2**. Le comble : le soldat cubain jetant « là où on pourra botter le cul des américains, on y sera ». Et ce bonhomme est particulièrement détestable, sadique, on ne peut que répliquer « là où de tels ordures viennent mettre leur groin, une bonne intervention est de première nécessité ». Non mais ! Idéologiquement détestable, **Hanoi Hilton** ne se rachète pas au niveau de la mise en scène. Elle reste appliquée à servir les valeurs du scénario, à les illustrer platement et de manière parfois ridicule (la séance de torture découpée en tableaux comme une succession de photos bucoliques). Long, très long, **Hanoi Hilton** demeure cependant visible pour la



qualité de son interprétation. Jeffrey Jones en tête et Aki Aleong dans l'uniforme du méchant commandant de la prison, un rôle jumeau de celui qu'il tenait dans **Rambo 2** !

Marc TOULLEC

Réal. : Lionel Chewynd. Int. : Jeffrey Jones, Aki Aleong. U.S.A. 1986.

ARIZONA JUNIOR

Plan fixe légèrement éloigné, explosion, éclaboussures de feu, apparition d'un motard fantôme hirsute, léonien, bardé de cuir et de grenades. Le personnage devient machine. L'engin prend son élan, et l'asphalte s'enflamme sous le choc. La caméra au ras du sol, fixée à même la roue, trace la route à vitesse ultra-sonique. L'engin fonce vers une maison, escalade une échelle menant à la nurserie (raccord dans le mouvement ou plan de coupe, ça va trop vite pour le certifier), passe par une fenêtre et se propulse dans l'ouverture sombre d'un gosier hurleur. Stop !!! N'en projetez plus. Nous venons d'assister à l'une des 10 ou 15 séquences les plus démentes du second film des frères Coen, un bijou magique de virtuosité.

Les frères Coen. Ah !!! Les frères Coen, ces fils du cartoon et de la cinéphilie ont tout fait ; ils ont lu Voltaire et son Candide, digéré 35 à 40 ans de série B ou Z, de **Gorgonzolla** aux pires des Balducci, et sont tombés dans une marmite de Tex Avery qu'ils n'ont d'ailleurs pas quittée. Ils viennent du montage, avouent volontiers à ce propos



que le dernier volet de la scène « décrite » plus haut a été filmée à l'envers, et nous ont servi comme entrée le chef-d'œuvre absolu du film noir poisseux (ce n'est pas Marc qui me contredira, ni François et les autres... du reste), **Blood Simple (Sang pour sang)**.

Avec **Arizona Jr**, changement de ton, le rire et le délire, la paire s'éclate la panse et nous conte les exploits d'une adoption forcée : le bébé se nomme Nathan Arizona, d'où le titre. Y-a pas à dire, ça bouillonne d'idées, de gags, de références ; ça brouillonne parfois (mais le comique parfait, ça n'est jamais drôle), c'est remarquablement filmé et surtout, surtout, le film donne l'impression que ses auteurs n'ont pas chopé la grosse tête. Et ça, chapeau !

Alain CHARLOT

Raising Arizona, USA 1986. Prod. : Ted et Jim Pedas, Ben Barenholtz. Réal. : Joel Coen. Scén. : Ethan et Joel Coen. Dir. photo : Barry Sonnefeld. Mus. : Carter Burwell. Int. : Nicolas Cage, Holly Hunter, John Goodman, William Forsythe... Dur. : 1 H33 mn. Dist. : Fox. Sortie Paris le 27 mai 1987.

UNE SALE PETITE GUERRE

Grand Prix du film policier de Cognac en 1985, **Une Sale Petite Guerre** n'est pas à proprement parler un polar mais une satire politique mordante, de nationalité argentine. L'Argentine, vous savez, la dictature, les arrestations arbitraires, le couvre-feu... Nous sommes en 1974 et le Général Peron est en passe de disparaître. Dans une petite ville du pays, un conseiller municipal est mis en cause pour ses prétendues affinités communistes. Rien de plus faux évidemment. Notre homme se rebiffe et avec une poignée de partisans qu'il a adroitement rallié à sa cause, fait la grimace à la police locale qui lance un assaut assez lamentable. Dépassés, les flics font appel aux « balaises » de Buenos Aires, des bandits. Un mort... Mais on continue de rire même au pire du conflit. **Une Sale Petite Guerre** est un film extrêmement drôle, surtout quant il s'agit de dépeindre le grotesque de la Milice. Ridicules, ces tueurs n'en restent pas moins des tueurs. Exécutions sans autre forme de procès, passage à tabac au poing américain; ces hommes sont tellement stupides, monstrueusement stupides ! Le totalitarisme, le fachisme, voilà les cibles du film de Hector Olivera. Le cinéaste met dans le mille, chacunes de ses fléchettes fait mouche. Des crétins dangereux sont au pouvoir et leur bonne conscience révulse, déconcerte... Dans l'objectif de Olivera, tout cela prend des dimensions burlesques. Et le burlesque atteint son paroxysme lorsqu'un aviateur ivrogne asperge de merde de cochons toute la localité. Une farce à valeur de symbole. L'instant d'après, on tue sommairement dans la rue. Meurtres, rigolade, pittoresque, **Une Sale Petite Guerre** conserve un ton original, pas très éloigné de celui des grandes comédies italiennes. La caricature au vitriol, c'est toujours irrésistible mais le vitriol, c'est aussi du feu, un acide qui ronge. Comme le fascisme.

Marc TOULLEC.

No Habra Mas Penas Ni Olvido *Argentine 1983. Prod. : Aries Cinematografica. Réal. : Hector Olivera. Scén. : Roberto Cossa, Hector Olivera. Dir. Phot. : Leonardo Rodriguez Solis. Mus. : Oscar Cardozo Ocampo. Int. : Frederico Luppi, Hector Bidonde, Victor Laplace, Rodolfo Ranni, Miguel Angel Sola... Durée : 1 h 20 mn. Dist. : Les Films de la Rochelle. Sortie Paris le 27 mai 1987.*



LE TRESOR DE SAN LUCAS



Un pétillant petit film d'aventures branché. Il s'agit de faire main basse sur une statuette qu'un petit état d'Amérique du Sud expose dans un musée. Albert Pyun connait son métier. Ce réalisateur prolifique (coup sur coup **Campus, Pleasure Planet, Le Trésor de San Lucas, Delta Force II !**) se plaît à ironiser sur les ficelles d'un scénario embrouillé. La description de ce morceau d'Amérique Latine a, par exemple, de quoi faire sourire. Carnaval, patrouilles dans les rues... Tous les clichés sont là. Mais cela renforce le charme de l'ensemble. De même, le vilain en chef est un millionnaire tiré à quatre épingles évoluant dans des décors ultra-modernes. Son homme de main favori : un albinos cruel qui n'hésite nullement à abattre une complice. Comme John Litghow dans **Blow Out**, il manipule une montre garnie d'un filin strangulateur ! Inutile de chercher midi à quatorze heures, **Le Trésor de San Lucas** n'a pas d'autre ambition que de faire passer un agréable moment. Il y réussit fort bien. Quelques explosions, une escapade à travers la jungle, des motards patibulaires, un héros viril pris dans son propre jeu... L'impression de déjà-vu n'altère nullement le plaisir. Et puis quelques scènes sont organisées avec une minutie toute hitchcockienne. Celle de l'aéroport avec ses soldats qui cadrillent les lieux tandis que bons et méchants effectuent dans les toilettes l'échange dollars-statuette. Encore vers la fin, l'héroïne timorée est devenue une femme sûr d'elle-même qui soudoie un gardien pour tirer son compagnon d'infortune du bagne où il croupissait. D'un commun accord, ils décident de s'embarquer vers de nouvelles galères ! Voilà, **Le Trésor de San Lucas**, c'est du bon cinéma d'évasion. Sans plus. Le charme de Carey Lowell apporte l'indispensable touche féminine à cette histoire de voleurs volés, de faux morts et de relique en toc massif.

Michel VOLETTI

Down Twisted *USA 1986. Prod. : Cannon. Réal. : Albert Pyun. Scén. : Gene O'Neil et Noreen Tobin d'après une histoire d'Albert Pyun. Dir. Phot. : Walt Lloyd. Mus. : Berlin Game. Int. : Carey Lowell, Charles Rocket, Trudi Dochtermann, Thom Matthews, Norbert Weisser, Linda Kerridge... Durée : 1 h 25 mn. Dist. : Cannon. Sortie le 27 mai 1987.*

BLACKLASH

Le cinéma australien n'avait, paraît-il pas grand chose à proposer cette année à Cannes. Ni en Sélection Officielle ni au Marché. Dommage, parce qu'au terme d'une année 86 chargée, **Cactus** de Paul Cox, **Fast talking**, et **Backlash**, pour ne citer que les meilleurs, ce pays laissait entrevoir un réel essor en matière de cinéma. On peut aussi ajouter le méga-phénomène **Crocodile Dundee**, mais ce film à enjeux prouve autant qu'il la désamorce la versatilité australienne.



Blacklash date donc d'il y a un an; le récit est en apparence extrêmement simple : deux policiers, un homme et une femme, escortent une aborigène afin qu'elle soit jugée pour meurtre. Le rythme est lent sans être lancinant, les personnages ne s'expriment guère, le temps s'écoule, tout se passe comme si rien ne se passait. Une sorte de gigantesque arrêt sur film. Mais derrière cette succession de césures et sous un soleil aride se révèlent peu à peu la culture australienne et ses conflits internes; la condition aborigène et le mépris qu'elle engendre, la place sociale du mâle (ça n'est pas à proprement parler australien, mais eux aussi ont ce problème), la pression d'un environnement sauvage que seuls les dieux (et les Aborigènes) comprennent.

Cet abordage, jamais gonflant, de l'Australie est né d'un style ou plutôt d'une méthode de travail : l'improvisation portée à son registre octave la plus fragile. 27 pages de texte et deux semaines de répétition, pour cerner les personnages, structurer l'histoire et y ménager une fin à la fois surprenante et conséquente. Le reste, c'est-à-dire le tournage, n'est alors plus qu'un jeu d'enfants pour acteurs et metteur en scène confirmés. Miracle, c'est le cas.

Alain CHARLOT.

Blacklash. *Australie 1985. Prod. : Mermaid Beach Production. Réal. : Bill Bennett. Scén. : Bill Bennett. Dir. Phot. : Tony Wilson. Mus. : Michael Atkinson, Michel Spicer. Int. : David Argue, Gia Carides, Lydia Miller, Brian Syron, Anne Smith... Durée : 1 h 30 mn. Dist. : A.A.A Classic. Sortie Paris le 3 juin 1987.*

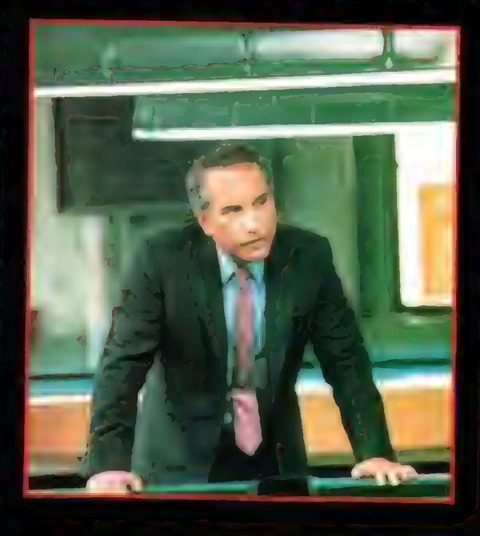
TIN MEN

Baltimore, 1963. Deux représentants en plaques de tôle se vouent une haine farouche. Leurs voitures, des cadillacs, se sont accrochées. Ni l'un ni l'autre ne veut reconnaître ses torts et ainsi les petites revanches vont bon train. On défonce les phares à grands coups de pied, on casse les vitres au pied de biche... Plus sournois, Bill Babowsky entreprend de voler sa femme à Ernest Tilley, de la « tirer » pour en faire aussitôt part à son mari. Mais chose imprévue au programme, Tilley lui rit au nez, « ma femme tu l'as ? tu la gardes... ». La comédie est brillante, servie par des comédiens en grande forme (Richard Dreyfuss et Danny DeVito, le malfrat du **Diamant Vert**) qui n'ont aucun scrupule à se laisser aller au cabotinage.

Tin Men vaut aussi par le portrait de ces représentants en plaques de tôle, de véritables fripouilles utilisant tous les stratagèmes possibles pour vendre leur marchandise. Comme, par exemple, de photographier une bicoque, de faire avaler à sa propriétaire qu'avec un revêtement en aluminium son home risque fort de figurer dans Life. La Commission des Bâtiments enquête sur ces magouilles et nos « tin men » y laisseront leurs cartes professionnelles. On rit souvent, à des dialogues enlevés, des situations absurdes comme la fameuse déposition de Richard Dreyfuss portant plainte contre Danny DeVito accusé, à juste raison, de l'avoir agressé avec des œufs et quelques tomates ! S'ensuit un petit déjeuner dans un restaurant où les deux hommes n'arriveront pas à s'entendre à cause des goûts culinaires du second, très pointilleux sur la préparation de ses œufs. Barry Levinson **(Diner, Le Secret de la Pyramide)** aura permis à Barbara Hershey (dernier Grand Prix d'interprétation à Cannes) de trouver un rôle rare, celui d'une femme qui, sans éclat particulier au départ, s'embellit au fur et à mesure que sa liaison avec Richard Dreyfuss se développe. **Tin Men** s'achève sur la soudaine complicité de ces « deux meilleurs ennemis du monde », l'un comme l'autre au chômage, l'un poursuivi par le fisc, sans voiture, célibataire et heureux quelque part.

Marc TOULLEC

Tin Men. USA 1986. Prod. : Mark Johnson. Réal. : Barry Levinson. Scén. : Barry Levinson. Dir. phot. : Peter Sova. Mus. : David Steele, Andy Cox. Int. : Richard Dreyfuss, Danny DeVito, Barbara Hershey, John Mahoney, Jackie Gayle, Stanley Brock... Dur. : 1 h 52 mn. Dist. : Touchstone Films. Sortie Paris prévue le 17 juin.



COMMANDEZ LES ANCIEN

NOM : ______________ Prénom : ______________

Adresse : ______________________________

____

désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45

☐ 46 ☐ 47

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 47. IMPACT : du 1 au 8. Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

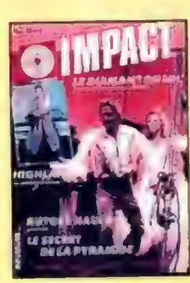
Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 IMPACT





Impact n° 1 : Les trois « Gore-operas » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » **Rocky**, tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril. Le Docteur et les Assassins. La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II. Soleil de Nuit. Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'executrice** : entretien avec Brigitte Lahaie



Impact n° 2 : **Le Justicier de New York**, entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide. Remo sans Arme et Dangereux. Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV. A Double Tranchant. Les Longs Manteaux. Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon. American Warrior. Le Bateau-Phare, Revolution. A Couteau tire. Natty Gan. Les Supers-flics de Miami. Zappa. Les Loups entre eux.** Video. Video X. Bandes dessinées.



Impact N°3 : **House. Le Dernier survivant.** Dossier **Hitcher** : entretien avec le réalisateur et le scenariste. Dossier **Cobra. Maximum Overdrive** : Entretien avec le réalisateur Stephen King. **Aigle de fer. The Naked Cage.** Portrait : Mel Gibson. Ciné-cibles : **Pirates, Runaway Train. Money Movers. Ultra Vixens. Delta Force. Atomic Cyborg. Police Fédérale.** Dossier Tanya Roberts. Dossier et entretien Anthony Dawnson (Antonio Margheriti. Musiques de films. Vidéo. Vidéo X.

Impact N°4 : **F/X. Effet de choc**, portrait Bryan Brown. **America 3000.** Dossier John Badham et entretien. **Short Circuit. Dans les bras de l'enfer. Les Aventures de Jack Burton. Critters. L'Invasion vient de Mars** : entretien Tober Hooper. Dossier Sybil Danning. **Tex et le Seigneur des Abysses.** Ciné-cibles : **Le Contrat, Prisonnières de la vallee des dinosaures, Karaté Kid, Le Moment de vérité II, Dakota Harris, Top Gun. Le Camp de l'enfer. La Loi de Murphy.** Dossier **Campus**, entretien avec ALbert Pyun. Bandes dessinees. Vidéo. Video X.



Impact N°5 : **Deux flics à Chicago. Banco. Blue Velvet.** Entretien avec David Lynch. **At Close Range. Cobra**, entretien avec George Pan Cosmatos. **Massacre à la Tronçonneuse II**, entretien Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro. **Aliens**, entretien avec James Cameron. Duccio Tessari, entretien. Ciné-cibles : **Mort un dimanche de pluie, Dans les bras de l'enfer. Escort Girl. Act of vengeance.** Vidéo. Bandes dessinées. Video X



S NUMÉROS

Ciné Fantastique MAD MOVIES



N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier **Mad Max II.** Dans les griffes du cinéphage : **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer.** Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

N° 24 : Avant-première : **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal.** Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres.** Festival de Madrid. Cinéphage : **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing.** Film décrypté : **L'Invasion des Morts-vivants.** Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : **Alien.** Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : **Zombie.** Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Vidéodrome.** Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars.** Entretien avec George Miller, les « **Mad Max** ». Ciné-fan : photos de space-opéra ou « **Star Wars** dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien, **Wild Beasts, Zeder. Octopussy** et **Jamais plus Jamais.** Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** : entretien David Bowie. Film décrypté : **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi.** Avant-première : **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco). **Le Trésor des quatre couronnes.** Tournage : **Clash.** Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : **Psychose II, Dar l'Invincible, Le Sens de la Vie.** Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow.**



N° 28 : Dossier **La Foire des Ténèbres.** Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage : **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang.** La série des 3 « **Dents de la Mer** ». Vaste dossier sur les 3 « **Guerre des Étoiles** ». Avant-première : **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby.** Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone.** Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles, Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine.** Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : **Brainstorm.**



N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : **Phantom of the Paradise.** Avant-première : **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus.** Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. **Vidéodrome.** Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire.** Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : **2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker.** Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : **Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage : **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans.** Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4.** Dossier : Heroïc-Fantasy



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash.** Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Dossier David Lynch. Dossier **Dune.** Avant-première : **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves** : entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan.** Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de **Nemo.** Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : **The Rocky Horror Picture Show.** Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl,** entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.



N° 33 : Maquillage Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena,** entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins,** entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84, Cinéphage : **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones** : Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. **1984,** entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psycho-killer. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV : **Batman.** Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté : **2001, l'Odyssée de l'espace.**

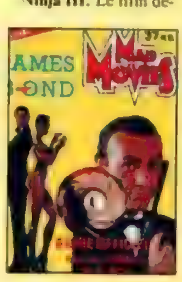
N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : **1984.** Effets





spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves.** Cinéphage : **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins.** Entretien avec Wes Craven. **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks.** Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback.** Avant-première : **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being.** Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV : **Outer Limits** (Au-delà du Réel)

N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena.** Dossier « **Star Trek** » : les films et la série TV. **2010, Starman.** Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator.** Cinéphage : **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III.** Le film dé-



crypté : **Blade Runner.** Avant-première : **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway.** Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : **Tales from the Dark Side.**

N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead.** Avant-première : **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5.** Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator.** Cinéphage : **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caire.** Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : **Planète Interdite.**

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend.** Dossier **Lifeforce.** Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II.** Dossier **Mad Max III,** entretien avec George Miller. Cinéphage : **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider.** Avant-première : **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies.** Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : **Hors-série :** Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre.** Dossier **Dangereusement Vôtre,** le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David.** Dossier **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire.** Avant-première : **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign.** Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous.** Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : **La Revanche de Frankenstein.** Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.

N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies.** Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator** : Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy.** Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue.** Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : **Le Masque du Démon.**

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy.** Avant-première : **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators.** Dossier **Highlander,** entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy.** Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux,** analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White. Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan.** En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

N° 41 : Effets spéciaux, **Evil Dead II.** Cinéphage : **Créature, sans Issue. Atomic Cyborg, Le Diamant du Nil, Zone Rouge, Maxie, Highlander.** Dossier « **House** », entretien Steve Miner et Sean S. Cunnigham. **Nomads, Le dernier survivant, Les Aventuriers de la 4e dimension.** Avant-première : **April Fools Day, Critters.** Dossier et entretien Sergio Martino. La série TV : Alfred Hitchcock Presents. Analyse de **Psychose.** Les nouveaux maquilleurs : Howard Berger, Rick Stratton, Tom Woodruff, Bart Mixon, Benoit Lestang, Mark Shostrom. Ciné-fan : les prothèses en latex. Festival du Rex 1986. L'effet gore, réflexion sur le genre. Vidéo. Mad Mosik.

N° 42 : Dossier **From Beyond,** entretien avec le producteur et le distributeur. Cinéphage : **Dakota Harris, Tex et le Seigneur des Abysses, Nex of Kin, La dernière maison sur la gauche, Régime sans pain, After Hours, Murder Rock. L'Invasion vient de Mars** : entretien avec Stan Winston, les effets spéciaux. Dossier **Poltergeist II. Short Circuit, F/X, Psychose III, Future Cop.** Les nouveaux maquilleurs : Scott Coulder, Rick Griffin, Vincent Guastini. Le film décrypté : **Rencontres du troisième type.** Dossier : La préhistoire au cinéma. Ciné-Fan : Fabrication d'un buste. Mad in France.



N° 43 : Maquillage : entretien avec Chris Walas. Cinéphage : **Short Circuit, Le Métro de la mort, Prisonnière de la vallée des dinosaures, L'Amour sorcier, Week-end de terreur, Au Cœur de la nuit, Le Clan de la caverne des ours, Profession : Génie, L'Invasion vient de Mars, Teen Wolf.** Avant-première : **Labyrinth, The Great Mouse Detective, Flight of the Navigator, Haunted Honeymoon.** Dossier : **Aliens. Salomé, Les yeux sans visage.** Dossier **Critters** : entretien avec Dee Wallace Stone. **Les Aventures de Jack Burton...** Mad in France. Série télé : **Les Mystères de l'Ouest.** Roul Ruiz. Autopsie du 7e art. Dossier : Les extraterrestres à l'écran. Ciné-Fan : Tête et bras mécanique.

COURRIER DES LECTEURS

Patrick Teulière, 3, impasse du Crabère, 09100 Pamiers.
Je suis un fan de cette revue que je suis depuis sa sortie. Tous vos articles sont bien construits, avec des photos supers et des filmographies.
J'espère trouver un prochain numéro consacré à Charlotte Lewis, qui a joué merveilleusement dans **Golden Child**. Avec de belles photos et sa filmographie.
Je tiens à vous dire que les deux derniers numéros m'ont étonné. Entretien avec Johnny Hallyday, Stallone, etc.
J'ai quand même quelques questions à poser : pourquoi n'avez-vous pas fait de dossier sur **La Mouche** et pourquoi pas de portraits sur les grands acteurs comme Schwarzenegger, Chuck Norris, Stallone, Clint Eastwood ?
J'aimerais bien retrouver une partie consacrée au karaté, avec des photos sur **Le Jeu de la mort**, **American Warrior**, **La Fureur du Dragon**, etc. Cela compléterait la revue.
J'aimerais aussi que des fans d'**Impact** m'écrivent et (ceux qui le peuvent) m'envoient des photos de Melody Anderson (**Le Temple d'Or**) et les coco-girls Fabienne et Nathalie. Merci d'avance et salut à la revue.
Nous traitons seulement quelques films fantastiques dans **Impact**. *Pour l'exhaustivité mieux vaut se reporter à* **Mad Movies** *(Comment, tu ne connais pas ? Gardes ! faites votre devoir...).*
*Pour Stallone on a déjà bien dégagé dans les précédents numéros et pour les autres nous allons nous y mettre. Le karaté aussi nous intéresse, surtout après la folle vision des deux derniers « Jackie Chan » (***Police Story** *et* **Armour of God***), encore inédits en France mais vus à Cannes, et qui décoiffent bien.*
Voilà, sinon j'ai quelques photos de mes coco-mecs (Alain Charlot et Marc Toullec), si jamais ça te branche je t'envoie. Ah bon ? Non ben ça fait rien tant pis...
J.-P. P.

Marc Fortin, Paris.
Je vous remercie pour ce dernier numéro d'**Impact** qui semble devoir prendre son envol. Félicitations pour le dossier **Evil Dead II**, un scoop qui a grillé tous vos confrères, y compris **Mad Movies**. Vous nous le refaites quand vous voulez.
Merci aussi pour **American Way** et l'entretien avec le réalisateur ; un film vraiment trop qui m'a complètement transporté et que je désespérais de voir malgré ses récompenses à Avoriaz.
Tout de même, quelques reproches : ne vous laissez pas aller à l'érotisme facile. Les articles sur **Sœur Désir** et **La Fille aux bas nylons** n'avaient guère leur place dans **Impact**. A part peut-être le sous-titre : « La fesse cachée de Thérèse ». Il fallait oser ! La prochaine fois, ne gardez que le sous-titre et virez le reste...
Même chose pour Brigitte Lahaie : elle est commerciale tout à coup, alors vous en parlez, n'est-ce pas un peu facile ?
Dernière chose : vous aimez les gros bras, alors pourquoi rien sur Dolph Lundgren ? A quand son **Masters of the Universe** ?
Sinon, le reste, tout est bon et j'en redemande. Bon courage, les lecteurs sont avec vous.

Nous traitons le genre érotique et également le cinéma-bis. Alors, quand les deux se combinent, ça devient tellement notre propos qu'on s'étonne de ta réaction. Quant à Brigitte Lahaie, nous l'avions déjà torturée dans notre N° 1. Tu te rends compte, nous voilà tellement opportuniste que nous l'étions même 18 mois avant les autres ! Et puis d'abord, l'entretien a eu lieu une quinzaine de jours avant son passage à Apostrophes et les titres dans les journaux. Son chien pourra témoigner le cas échéant, nous avons beaucoup sympathisé !
Comme on ne t'en veux pas, voici en douce une scène de **Masters of the Universe**, *mais ne le répète à personne ou je saute.*
J.-P. P.



Dolph Lundgren, pour Marc Fortin.

Frédéric Marion, BP 4 241, Nouméa, Nouvelle-Calédonie.
Salut à tous,
Tout d'abord bravo à cette revue superbe. Mais je ne vous écris pas pour vous féliciter, je tiens juste à vous donner quelques idées, libre à vous d'en tenir compte ou non.
En ce qui concerne les portraits, je pense que vous devriez alterner entre des portraits d'actrices et des portraits d'acteurs (Eastwood, Ford...) ; de la sorte tout le monde y trouvera son compte.
Passons aux dossiers, comme de nombreux lecteurs, je pense qu'il serait intéressant d'en vouer un au Vietnam (la guerre et la réinsertion des soldats), puis un aux catastrophes (naturelles, nucléaires, chimiques et biologiques).
Côté X, je suis favorable à sa présence dans **Impact**, c'est un genre comme un autre, vous pourriez même faire des interviews de ses stars... bref, en faire une rubrique à part entière, et que les défenseurs de la pudeur tournent ces pages en fermant leurs yeux si sensibles !
Je ne vous quitterais pas sans mettre au point certaines choses avec Stéphane Laurent (n° 7) :
— Nul ne peut comparer Margheriti avec Stephen King, King est un Maître alors que Margheriti fait dans la médiocrité ;
— Les portraits d'actrices sont intéressants et bien plus importants que ceux des « stars » du Bis, **Impact** est consacré au public, pas à 10 ou 15 000 lecteurs ;
— Oser comparer Stallone à Gemma est presque hilarant, tellement c'est ridicule. Stallone est un acteur alors que Gemma a l'air d'un pauvre type paumé au milieu d'un tournage.
Cela dit sachez que je respecte le Bis, j'y reconnais même un certain art, mais la place qui lui est consacré dans **Impact** est suffisante.
Pour changer de domaine, voici, pour les fans du vrai film d'action une adresse où il est possible de joindre Stallone : Stallone C/O Creative Artists Agency, INC 1888 Century Park East, Suite 1400, Los-Angeles, CA90067 USA.
De mon côté, je recherche toute affiche de films fantastiques ou non et je désirerais correspondre avec des fans du film d'action.

William Desrin, Paris.
Françoise Istasc, André Fencht, Stéphane Laurent, le « lecteur inquiet » (N° 4)... eh oui la liste s'allonge des lecteurs frustrés (moi en tête). Après plus d'un an d'existence, on les attend toujours nos « seconds couteaux » et dès qu'une lectrice s'insurge et réclame un « William Smith », vous lui demandez si elle ne pourrait pas « flasher sur Stallone comme tout le monde, non ? ». Les portraits (courage.. fuyons !), que des stars. Bon d'accord, vous vous rattrapez avec S. Danning et Caroline Munro. Mais pourquoi ne pas alterner : par exemple R. Hauer, S. Danning, G. Eastman, C. Munro, etc.
Les dossiers ? Du béton ! Là, pas de problème, on retrouve le génie et la pureté d'**Impact** (tout comme le dossier très enrichissant sur le cinéma indonésien, dans un ancien numéro de **Mad**). Vous pourriez faire aussi un dossier sur le cinéma indien et plus particulièrement celui de Bombay, totalement inconnu en France.
Pour la rubrique X ? O.K..., pourquoi pas, ça ne me gêne pas du tout, n'ayant pas la prétention de me prendre pour un puritain hypocrite. Pour conclure, je dois admettre que vous êtes la revue la plus excitante (rien à voir avec le X) vue depuis longtemps.
Tu le reconnais toi-même, nous ne négligeons pas le bis. Il y en a eu dans le 5, dans le 6, dans le 7. Même dans le N° 9, il y en a. Bref, comme tu vois, on bis partout !
Quant à la réponse à notre lectrice, tu sais bien que c'était juste pour faire un mot, rien de plus. La preuve, on recherche l'adresse de cet acteur pour tâcher de lui transmettre. Alors ?
J.-P. P.

Barbara CRAMPTON

Crampton, le nom sonne comme celui d'une comédienne de la Hammer. Ajoutez-y Barbara, synonyme de sensualité, et vous saurez pourquoi cette femme hitchcockienne, hot inside et cold outside, mobilise depuis deux ans l'intelligentsia mondiale.

Qu'est-ce-qui pousse une actrice propre sur elle et copie conforme des héroïnes télé à devenir en deux films l'égérie d'une Band de doux cinglés dirigés par un certain Charles ? Mystère. Goût du risque, opportunisme, volonté de se faire un nom coûte que coûte, passion rentrée pour le gore ? Re-mystère. Re-mystère parce qu'il y a peu, Barbara Crampton se distinguait à peine du flot californien de jolies femmes guettant la moindre brèche offerte; c'est qu'ils sont nombreux à Hollywood les jeunes et les moins jeunes attendant qu'on leur fasse

Haut : RE-ANIMATOR. Ci-dessous : FROM BEYOND.



signe pour un film ou une série. Auditions dans la journée et travail de garçon de café ou serveuse de restaurant, le soir. Venus de leur province, ils espèrent tous le déclic et ne se prennent que des claques. Seulement voilà, entretemps, c'est-à-dire en deux ans, Crampton, elle, a trouvé le truc : l'horreur sexuelle ou quand le sexe éjacule du sang. Vous en connaissez beaucoup des comédiennes qui se soient faites gamahucher par une tête décapitée ou qui aient tranché d'un coup de chicos une sorte d'appendice phallique sortant du front de leur partenaire ?



Barbara Crampton dans le prochain film de Stuart Gordon, BLOODY BESS.

Pour l'instant, il n'y en a qu'une et il est facile de comprendre qu'après de telles épreuves Crampton fasse parler d'elle et aille même jusqu'à poser pour Playboy.
L'itinéraire de la juvénile Barbara, de son Vermont natal aux studios Empire, est et restera d'un banal navrant : née en 59 à Castle Town, elle envisage très tôt le métier d'actrice, dès quatre ans parait-il; studieuse, Barbara suit des courts d'art dramatique dans le cadre du collège et s'essaie les griffes sur quelques pièces de théâtre. Elle quitte ensuite ses anciens et vivote aux environs de New York ne sachant pas trop quoi tenter. Alors qu'elle perfectionne ses dons d'hôtesse de restaurant (et après, on ira se demander pourquoi ce rôle est toujours si bien tenu par les Américains !), son petit ami du moment lui présente un producteur qui, sans se casser, l'invite à se rendre en Californie. Ce genre de conseil, ça coûte pas cher et ça peut rapporter une partie de jambes en l'air. Bref, Barbara l'écoute, part pour Los Angeles et voit fondre en un mois les 800 dollars qu'elle avait économisés. Et là, surprise ! Elle accepte un emploi d'hôtesse de restaurant. Finalement et heureusement pour elle et ses biogra-

Un look imprévu, dans FROM BEYOND.



THE PULSE POUNDERS, un film en trois épisodes avec les suites de THE DUNGEONMASTER et FUTURE COP.



phes, Barbara se prend un agent. A 22 ans, elle passe aisément pour 17 sans toutefois perdre ce côté BC BG (entendez beau cul belle gueule) qui ne la caractérise pas pour autant. Et c'est peut-être le fait de paraître plus jeune que son âge qui lui permet de décrocher le rôle convoité de Trista Evans, l'héroïne sirupeuse de **Days of our lives**, une série soap comme ils disent outre-Atlantique. Sang suie à celà des apparitions dans des épisodes de « **Hôtel** et « **The Insiders** » (série programmée par la défunte TV6) puis au cinéma dans **Body Double** et **Fraternity Vacation** de Jim Frawley (signalons la présence dans ce dernier film de Sheree Wilson, la créature de rêve de **Crimewave**). Contrairement à ce que personne ne pense, Barbara Crampton n'est pas entrée dans le fantastique via Charles Band mais grâce au maître de celui-ci, Roger Corman. **Killbots** (inédit) est comme son nom l'indique une histoire de robots tueurs : des adolescents pour déconner se font volontairement enfermer dans un centre commercial, la rigolade prendra fin quand ils se rendront compte que ses robots affectés au service de surveillance les traquent pour les tuer. Susie (Crampton) passe également à la casserole. Incroyable mais vrai, **Killbots** n'est traversé d'aucune arrière-pensée sexuelle (ni derrière ni devant d'ailleurs) ce qui nuit à la crédibilité du film. - A quand **Rapebots**, l'épisode des robots violeurs ? Ressuscitée, notre chère Barbara obtient d'Anthony Barnao, un directeur de casting, les coordonnées d'une audition pour une adaptation cinéma de Lovecraft. **Re-Animator**, que ça se nomme. Elles sont 150 à faire le pied de grue et à se ronger les doigts; intimidée, Barbara passe le test et... se fait adopter par la famille. Vous connaissez l'anecdote concernant Marilyn Chambers, une des reines du X américain : elle posait pour une marque de savon dont le slogan était « pure à 99% »; et son premier film porno, **Derrière la porte verte**, avait repris ce slogan en l'inversant : Chambers, impure à 99%. Au stade de Re-Animator, Crampton se trouve presque dans la même situation; de la nunuche du dégoulinant **Days of our lives** au rôle « charmant » de Megan Halsey, la marge est aussi longue que le pont de Tancarville. Qui aurait cru en fait qu'on puisse matiner





Attaquée par des rats à visages humain. Ça se passe dans THE EVIL CLERGYMAN, d'après Lovecraft (avec Jeffrey Combs et réalisé par Charles Band), un des trois sketches de THE PULSE POUNDERS (Voir affiche ci-contre).

Lovecraft de forniqueurs infects ? Qui aurait songer que cet écrivain du non-dit soit un jour confronté à une mini-horde de zombies à poil et projetant leurs intestins au visage des arrivants ? Pas grand monde, je suppose. **Re-Animator** parvient, en jouant sur le grotesque, à foutre la trouille et à faire rire en même temps; rien de plus grotesque justement que cette scène de cul démentielle où le docteur Hill, sa tête à la main, entreprend de lécher de haut en bas le corps de Megan. Ecartelée sur une table, nue comme au premier jour, Barbara a supporté en grande pro ce passage délicieusement dégueulasse. C'est ainsi que se forgent les bonnes réputations.

Tandis que **Re-Animator** entre au panthéon des films-culte, Barbara Crampton continue son périple en grande Gordonnerie. Deuxième escale : **From Beyond**; là, c'est carrément la glande pinéale qu'on touche au poing. Selon un principe hitchcockien, plus vous êtes refoulé(e) et plus la métamorphose s'accroît lorsque l'engin du docteur Prétorius fonctionne. Le Dc Catherine Mc Michaels (Crampton of course) enlève ses lunettes, se déssape lentement et enfile un attirail cuir-jarretelles; puis elle se penche sur son « patient » et imprime à son corps un mouvement copulatoire. La scène a l'avantage de durer cinq bonnes minutes; si après ça, vous n'êtes pas accro, c'est à désespérer. Le principe de Stuart Gordon veut que Barbara Crampton ait des rôles de plus en plus importants. **The Bride of Re-Animator** devrait par conséquent nous réserver des surprises (à venir pour 87/88). En attendant l'orgie (je prévois personnellement une grande partouze réunissant zombies, docteurs et Barbara Crampton), Barbara tourne, et dans le bon sens. Deux films sont d'ores et déjà terminés, **Chopping Mall** et **Kidnapped**, un thriller. Deux films qui ont cependant toutes les chances de ne pas s'exporter en France.

Alain CHARLOT.

* **Ah ben oui tiens, Generation Proteus** avec Julie Christie, c'était presque ça.



RE-ANIMATOR

Entretien avec ALBERTO DE MARTINO



Péplum, polar, western, fantastique... Il n'y a pas un domaine du cinéma énergétique que Alberto de Martino n'ait pas exploré. En bon artisan, il sait tout faire : donner du punch à un scénario conventionnel, tirer le meilleur parti d'un budget mesquin, réveiller des vieilles gloires hollywoodiennes sur voie de garage... Et surtout s'adapter aux demandes du marché. Le public pébliscite les hommes forts en jupettes alors de Martino visite la Rome antique (*Le Gladiateur Invincible*, *Le Triomphe d'Hercule*...). Du péplum au western, il n'y a qu'un pas comme le sait Sergio Leone, alors notre homme suit les périples de Django, Ringo et Providence. James Bond fait des ravages au box-office : Alberto de Martino lance *Opération Frère Cadet* avec le faux frère de Sean Connery. *Le nouveau Boss de la Mafia* et *Le Conseiller* embrayent sur les traces du *Parrain* et *L'Assassin est au Téléphone* sur les premiers giallos du père Argento. Pour *Superman*, on brade *L'Homme Puma*, pour *L'Exorciste* un estimable *Antéchrist*. Pour *La Malédiction* et quelques films catastrophes l'excellent *Holocaust 2000*... Polyvalent jusqu'à la dernière lentille de sa caméra, Alberto de Martino s'adapte. Ce qui n'exclut pas le talent et un savoir-faire indéniable...

I. : Parlez-nous de vos débuts.

A.M. : Mon premier film, **Le Gladiateur Invincible**, date de 1961 et fut réalisé en Espagne avec Richard Harrison, un acteur américain, et Isabelle Corey, une comédienne française morte depuis. En fait, le film est signé Antonio Mumplet au générique et ceci à cause des exigences de la coproduction avec l'Espagne. A l'époque j'étais surtout connu comme assistant-réalisateur. J'ai ainsi travaillé sur une cinquantaine de films avec Mario Bonnard, Camillo Mastrocinque, Anton Giulio Majano, Piero Costa... J'ai aussi travaillé comme directeur de doublage. Cela m'a permis de côtoyer Fellini pour la **Dolce Vita**, Mario Monicelli, Giuseppe de Santis et la plupart des grands noms du cinéma italien. Toute cette expérience m'a amené à ma première mise en scène donc, un grand succès commercial d'ailleurs. Puis ce fut mon premier film officiel, **Due Contro Tutti** avec Walter Chiari, le premier western comique à l'italienne bien avant les **Trinita**. Le production avait financé la construction d'un village typique de l'Ouest américain près de Madrid. Je peux vous assurer que cela a été une bonne opération car ce village a servi à la réalisation de plusieurs dizaines de westerns.

*I. : Du western, vous revenez alors au péplum, toujours avec Richard Harrison, dans **Persée l'Invincible**.*

A.M. : Oui. Carlo Rambaldi a réellement débuté sur ce film en s'occupant des principaux trucages, des maquettes de la méduse et du dragon. Par la suite, il est allé faire fortune aux U.S.A.

*I. : Toujours dans le domaine du péplum, vous avez ensuite mis en scène **Les 7 Invincibles** et **La Révolte de Sparte**, tous deux avec Tony Russel.*

A.M. : ... des films qui se situent dans le cadre de la mythologie romaine mais qui se rapprochent aussi du western par le mouvement, les grands espaces, les chevauchées trépidantes, les embuscades... Mon principal interprète, Tony Russel, quelqu'un de sympathique, s'occupe aujourd'hui de la production de séries T.V. aux U.S.A.

*I. : Et le **Triomphe d'Hercule** ?*

A.M. : Un film tourné en très peu de temps. Je garde surtout le souvenir d'un tournage rapide, du manque de moyens.

*I. : Votre western **100 000 Dollars pour Ringo** fut, je crois, un immense succès ?*

A.M. : ... comparable en Italie à celui de **Pour une Poignée de Dollars**. C'est le film qui a fait bouger ma carrière. Je retrouvais là, pour la troisième fois, Richard Harrison, un acteur très à l'aise dans les scènes physiques, d'action, quelqu'un d'intelligent et qui connait son métier.

*I. : Où a été réalisé **100 000 Dollars pour Ringo** ?*

A.M. : A Barcelone aux studios Balcazar et à Fraga, dans les environs; on y trouve comme à Alméria, la capitale du western italien, d'excellents paysages.

*I. : **A L'Assaut de Fort Texas** est un autre western.*

A.M. : Avec Edmund Purdom. Je l'ai tourné à Madrid, à Almeria précisément, dans ce fameux village, à l'époque même où Sergio Leone y réalisait **Pour une Poignée de Dollars**. Le héros de **100 000 Dollars pour Ringo** n'est pas, à proprement parler, le cow-boy dans la tradition hollywoodienne, l'homme qui vole au secours de la veuve et de l'orphelin, défenseur du bon droit. Non, ce héros, plutôt un anti-héros, est fondamentalement un cynique et cela est selon moi la véritable révolution qu'a apportée Leone, le cynisme et l'opportunisme de ces pistoleros plus intéréssés par l'argent que par un idéal. On retrouve tous ces traits de caractère dans le personnage de Ringo.

*I. : Vous passez ensuite au thriller avec **Espionnage à Captown**.*

A.M. : Une co-production avec la R.F.A. Le thème évoque un peu les **Fantomas**, un homme masqué... Le film a obtenu un joli succès.

*I. : **Mission Spéciale Lady Chaplin** appartient au même genre*

A.M. : Il passe souvent sur les télévisions privées. J'avais pour actrice Daniela Bianchi, laquelle a lâché le cinéma quelques années plus tard après avoir épousé un riche armateur. J'ai fait deux autres films avec elle. Je conserve d'elle un souvenir fantastique.

I. : Et Ken Clark ?

A.M. : Un physique qui collait bien avec le rôle, un peu faible côté texte pourtant. Il a ensuite figuré dans de nombreux autres films d'espionnage, sous la direction de Sergio Grieco surtout.

*I. : **Django tire le premier** vous renvoie au Far-West.*

A.M. : En fait, à ce moment-là, je devais faire un autre western interprété par Giuliano Gemma avec qui j'ai eu un désaccord. Le projet tomba à l'eau. J'acceptai alors l'offre de réaliser **Django tire le premier** avec Glenn Saxon, un acteur d'origine hollandaise. Je ne me souviens que très vaguement du tournage, partagé entre Almeria pour les extérieurs et Rome pour la suite. Ce **Django** n'a pas d'attraits particuliers, une honorable moyenne, c'est tout.

*I. : **Opération Frère Cadet** est une espece de James Bond pirate.*

A.M. : Il a été financé par la Warner. Je dois dire que pour moi, ce fut surtout une affaire d'argent. L'idée de base consistait à reprendre le « frère » de Sean Connery et tous les acteurs fétiches des James Bond, Bernard Lee, Lois Maxwell, Adolfo Celi. C'était un « coup », une opération commer-







Fernando Sancho, Richard Harrison et Gérard Tichy.
Toute une tradition du western italien : 100 000 DOLLARS POUR RINGO.

ciale montée avec beaucoup de moyens financiers.

I. : Vous n'avez pas connu de problèmes avec Albert Broccoli et Sean Connery ?

A.M. : Non, non, pas que je sache (rires). **Opération Frère Cadet** est avant tout une parodie, une pochade !

I. : Arrive maintenant le film de guerre avec **La Gloire des Canailles.**

A.M. : Pour les extérieurs, j'ai été en Hollande à Amsterdam. J'avais un beau cast. : Curd Jürgens, Daniela Bianchi, John Ireland, Frederick Stafford. **La Gloire des Canailles** est un film sans héros. Il contait comment des prisonniers de guerre américains en cavale réussissaient à s'emparer d'un lot de diamants et devenaient malgré eux des héros. Durant le tournage, le producteur me disait toujours « il faut de la guerre, des explosions, des tanks... », choses qui n'étaient pas dans le scénario. De retour à Rome, nous avons, pendant cinq jours, réalisé une grande scène de bataille avec tanks, avions. Une très belle séquence dont le producteur fut très content.

I. : Comment vous êtes-vous entendu avec Frederick Stafford ? Ses rapports avec Alfred Hitchcock pendant **L'Etau** *furent tendus dit-on...*

A.M. : Stafford arriva au métier d'acteur un peu par accident. Il était, je crois, ingénieur agronome lorsqu'il se maria avec une actrice allemande, Marianne Hold. Par un concours de circonstances, il rencontra André Hunebelle qui recherchait alors quelqu'un pour tenir le rôle de l'agent secret OSS 117. Stafford accepta de tenter l'expérience et cela lui a fort bien réussi. Il a tout de suite pris son nouveau métier avec beaucoup de sérieux, cherchant aussi à se perfectionner. On devait, par la suite, faire un autre film ensemble mais cela ne s'est pas concrétisé. Comme vous le savez sans doute, Stafford s'est tué dans un accident d'avion en Suisse.

I. : Toujours aussi polyvalent, vous tournez l'année suivante un polar, **Rome comme Chicago.**

A.M. : Cela m'a permis de diriger John Cassavetes, un merveilleux acteur ainsi qu'un grand cinéaste. Mais tout n'a pas été aisé avec lui : il se donne à fond dans les scènes fortes, névrotiques. Par contre, les séquences plus routinières, de « repos », ne l'avantagent guère. Il s'y montre transparent et il le sait. C'est pour cette raison qu'il cherchait toujours un justificatif pour faire dériver la scène de façon à réciter son texte avec âpreté, nervosité. Il fallait que je le contienne. Nos rapports étaient parfois tendus mais ce fut pour moi une très forte expérience.

I. : **Femmine Insaziabili** *reste inédit en France*

A.M. : Le film n'a connu qu'un succès moyen. Je l'ai tourné en sept semaines à Hollywood. Mon directeur de production, un futur collaborateur de Francis Ford Coppola, m'a facilité la tâche : il m'a fourni bon nombre d'autorisations de tournage. En tête de distribution, j'avais Dorothy Malone, belle et remarquable comme toujours.

I. : Le film bénéficiait de la présence d'autres acteurs de talent.

A.M. : Oui. Il y avait Robert Hoffman. Bonne diction, physique à l'avenant mais il n'a jamais réussi à s'imposer. Frank Wolff, un comédien qui possédait une force intérieure très vive, s'est suicidé deux ou trois ans après le tournage de ce film, dans une période de dépression. Cela m'a beaucoup peiné.

I. : Vous êtes crédité en tant que réalisateur de la seconde équipe de **Il était une Fois la Révolution.**

A.M. : A l'origine, c'est un autre metteur en scène qui devait réaliser ce film mais le producteur s'était brouillé avec le cinéaste pressenti. Le fait d'arrêter la production aurait aussi coûté trop d'argent. Sergio, un ami, m'a demandé d'y travailler pour quelques jours; j'y suis resté sept semaines ! Je me suis occupé de toutes les scènes de batailles, de l'explosion du pont, des séquences ferroviaires. Gros travail avec des centaines de figurants, un matériel imposant. Sergio m'a fait confiance. Il était très occupé par les acteurs, Rod Steiger et James Coburn, avec qui il a eu des difficultés.

I. : Nous ne connaissons pas en France **L'Uomo dagli occhi di Ghiaccio.**

A.M. : Je l'ai entièrement réalisé aux U.S.A. dans le New Mexico. Victor Buono, un des principaux acteurs, buvait beaucoup, énormément même. Je me souviens qu'un jour on tournait une scène dans le pénitencier de Santa-Fé et Buono était tellement imbibé qu'il ne trouvait plus la porte par laquelle il devait sortir. J'ai dû calculer le déplacement des caméras pour guider sa sortie. Nous avons bien ri et finalement, à la fin de la journée, nous lui avons offert une bouteille !

I. : Parlez-nous de votre manière d'aborder un film, de le mettre en scène.

A.M. : Lorsque je dois tourner des scènes spectaculaires, d'action, avec des effets spéciaux, une figuration importante, j'utilise parfois 2, 3 ou même 4 caméras. Pour les séquences intimistes, dialoguées, je n'en garde qu'une seule. Bien sûr, je répète avec les acteurs : avec eux, je discute beaucoup des personnages, du contexte, du mouvement de la caméra. La mise en confiance est permanente, c'est essentiel pour donner au film un bon équilibre... Il y a une chose que vous ne savez sans doute pas : j'ai commencé dans ce métier en tant qu'acteur. En


LE MANOIR MAUDIT



FEMMINE INSAZIABILI (inédit)



Ken Clark dans MISSION SPECIALE... LADY CHAPLIN

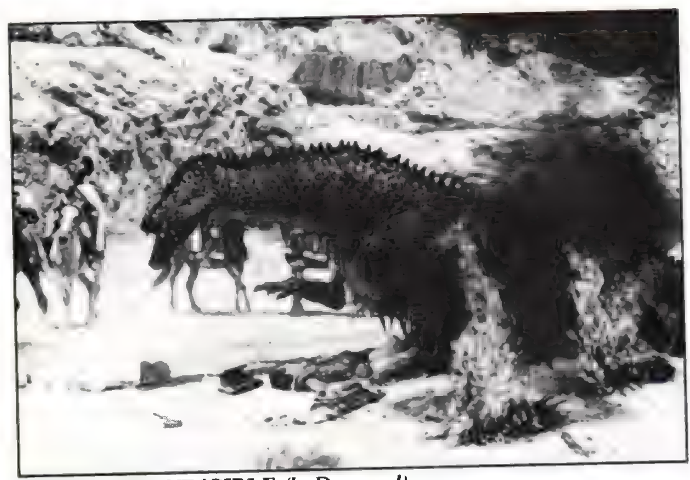




100 000 DOLLARS POUR RINGO (Tournage)



L'ANTECHRIST (Mel Ferrer)



PERSEE L'INVINCIBLE (le Dragon !)



HOLOCAUST 2000 (Kirk Douglas et A. Belli)

1936, je jouais dans **Scipion l'Africain** de Carmine Gallone. A 7 ans, j'incarnais le fils de Scipion. Jusqu'à ce que la guerre éclate, j'ai fait pas mal de films comme enfant-acteur, tout cela pour vous dire que je connais parfaitement les comédiens, que je sais travailler avec eux dans les meilleures conditions.

I. : Vous avez à quatre reprises collaboré avec Aristide Massaccesi, futur Joe D'Amato, directeur de la photo sur vos films.

A.M. : C'est vraiment un homme de spectacle. Il a tout fait, il sait tout faire, du cadrage à la production. J'ai commencé à travailler avec lui sur **Le Nouveau Boss de la Mafia** avec Telly Savalas. Il est d'une rapidité surprenante et, avec très peu de moyens, donne l'impression d'avoir un budget nettement supérieur.

*I. : **L'assassin est au Téléphone** vous a permis d'avoir une nouvelle fois Telly Savalas.*

A.M. : Il n'étais pas encore la star de **Kojak**. **L'Assassin**... est une belle histoire dramatique avec du mystère, un suspense, une femme qui perd la mémoire. Je l'ai tourné en Belgique à Bruges. Mon actrice principale, Anne Heywood, fut une Miss Angleterre dans les années soixante. Elle s'est mariée avec un producteur qui est devenu son Pygmalion. Il a fait de cette comédienne très simple et naturelle une personne très sophistiquée et intellectuelle.

*I. : **Le Conseiller** démarque quelque peu **Le Parrain** de Coppola ?*

A.M. : Oui. Nous l'avons réalisé pendant trois ou quatre semaines à San Francisco, puis à Rome et Madrid pour les intérieurs en studios. Martin Balsam tenait d'ailleurs à ce qu'un écrivain qu'il avait connu à l'Actors Studio réécrive ses dialogues. Nous avons cédé à sa demande, mais ses dialogues ne correspondaient plus au personnage. Les scénaristes italiens ont protesté et nous avons préféré en rester là avec lui.

I. : Arrive maintenant un nouveau western.

A.M. : Oui. **Ci Risiamo, Vero Provvidenza ?** qui est une espèce de suite à **On m'appelle Providence**, un gros succès. Les producteurs ont décidé de reprendre le même tandem. Je trouve mon film supérieur à celui de Giulio Petroni. J'estime beaucoup mon principal acteur, Tomas Millian, un vrai professionnel et aussi un garçon introverti plein de problèmes.

*I. : **L'Antéchrist** est, après **Le Manoir Maudit**, votre seconde version dans le fantastique.*

A.M. : **L'Antéchrist** m'a apporté beaucoup de satisfactions : il a bien marché partout dans le monde. Le tournage fut assez difficile. Le film évoque le cas d'une frustration sexuelle qui, peu à peu, se transforme en possession démoniaque. Bien entendu, on peut faire référence à **L'Exorciste** de William Firedkin, mais **L'Antéchrist** a son identité propre, une ambiance bien particulière. Techniquement, le film s'avère très réussi ; les maquillages sont remarquables. Evidemment, notre budget a été celui d'une production moyenne et n'a pas bénéficié des millions de dollars de **L'Exorciste**. Le promoteur de **L'Antéchrist** est Edmondo Amati, mon producteur préféré. A ce jour, j'ai réalisé neuf films avec lui. Edmondo Amati connaît très bien le marché, il sait faire confiance à un metteur en scène et lui laisse une grande liberté de manœuvre.

*I. : Vous avez utilisé le pseudonyme de Martin Herbert pour le polar **Special Magnum** avec Stuart Whitman, John Saxon, Martin Landau et Carole Laure.*

A.M. : Oui. **Spécial Magnum** a été tourné à Montréal en sept semaines. Il a très bien fonctionné partout aux U.S.A. Le co-producteur canadien m'a même envoyé un télégramme pour me l'annoncer. Le pseudo de Martin Herbert était justifié par le marché anglo-saxon. C'est Rémy Julienne et son équipe qui ont réglés toutes les cascades.



L'affiche du faux « James Bond ». Notez les seconds rôles !

Une anecdote au sujet de **Spécial Magnum**. Nous tournions une scène de hold-up, avec toutes les autorisations bien sûr, lorsqu'une voiture de police est arrivée vers nous, toutes sirènes hurlantes. J'avais placé les caméras assez loin des acteurs. Les flics sont sortis et se sont mis en position de tir. Les faux bandits ont levé les mains en criant « c'est du cinéma, c'est du cinéma ! ». Les deux policiers venaient de prendre leur service et n'avaient pas été avertis du tournage, tout s'explique !

*I. : **Holocaust 2000** est votre film le plus ambitieux.*

A.M. : Un film solide, compact, avec un grand acteur avec qui je me suis merveilleusement entendu, Kirk Douglas. Je suis allé le voir à Hollywood avec le scénariste Sergio Donati. Pendant deux jours, nous avons discuté du film, des rôles, et débattu de chaque détail du personnage de Kirk qui a fini par donner son accord. Pendant le tournage, il a été exemplaire. Par la suite, lors d'interviews, Kirk Douglas a dit beaucoup de bien du film et de moi. Dans un métier où les règlements de comptes, les bassesses sont monnaie courante, cela fait réellement plaisir.

Holocaust 2000, une co-production italo-anglaise, fut réalisé en Tunisie pour les scènes de désert, ensuite à Londres et tout le reste à Rome.

*I. : Certaines séquences de **Holocaust 2000** sont impressionnantes : Anthony Quayle coupé en deux, la décapitation de Spyros Focas à l'aéroport, Virginia McKenna poignardée par un fou, Kirk Douglas au milieu des dingues...*

A.M. : Pour être honnête, c'est le type même des scènes que j'aime tourner. Je m'y sens capable de donner le meilleur de mes capacités. J'aime entretenir un climat de suspense, tenir en haleine le spectateur sans pour autant tomber dans le grand guinolesque, l'horreur, les débordements de sang. Trop c'est trop et je veux toujours éviter de donner dans la surenchère.

*I. : **L'Homme Puma** n'est sorti en France qu'en vidéo.*

A.M. : C'est un film dans lequel je me suis aussi investi comme producteur à 50 %, le plus gros insuccès de ma carrière ! **L'Homme Puma** est dérivé d'une bande-dessinée et le héros a bien sûr quelques affinités avec Superman. Saturé de feuilletons japonais de science-fiction sur les chaînes privées, le public n'a pas suivi. J'avais parmi les acteurs Donald Pleasence, un comédien capable d'aborder un rôle de mille façons différentes et d'y mettre à chaque fois quelque chose de plus, un détail, une intonation, un geste, un éclair dans le regard...

*I. : **Blood Link** n'est toujours pas exploité en France.*




John Cassavetes dans ROME COMME CHICAGO.

A.M. : Pas plus qu'en Italie. **Blood Link** est avant tout un film américain. Je l'ai réalisé dans le Nord Ouest du Canada à Victoria avec un cast. entièrement américain, Michael Moriarty, Penelope Mills, Cameron Mitchell et Geraldine Fitzgerald. **Blood Link** raconte l'histoire de deux frères jumeaux qui ont vécu leur enfance ensemble. Devenu adulte, l'un d'eux pense que l'autre est mort et bientôt s'aperçoit qu'il n'en est rien. Il a des visions, voit exactement ce que son frère fait à des milliers de kilomètres de là. Ce dernier est devenu l'incarnation même du mal. Alors notre bonhomme engage un tueur pour le supprimer. Mais le tueur risque de se tromper de cible, de tuer son commanditaire...

Blood Link compte parmi mes meilleurs films.

*I. : **Formule pour un Meurtre** appartient au même genre*

A.M. : Il s'agit d'un petit film, modeste, tourné très rapidement en 14 jours à Rome puis 4 d'extérieurs entre New-York et Boston. L'intrigue est plutôt noire : des amants diaboliques tentent de se débarrasser de quelques personnes gênantes. Le suspense ménage quelques coups de théâtre, tout ne se déroule pas comme prévu... Un petit film, mais tout à fait digne. J'ai repris pour **Miami Golem** l'acteur principal de **Formule pour un Meurtre**, David Warbeck, et je m'apprête à l'utiliser une troisième fois dans un polar...

*I. : **Formule pour un Meurtre** et **Miami Golem** sont destinés aux marchés étrangers, pas vraiment à l'exploitation en Italie...*

A.M. : Le cinéma italien est moribond. On ne tourne plus ici que des comédies et je ne suis pas vraiment un spécialiste des « comédies à l'italienne ». Je n'en ai jamais réalisé. Ainsi, pour continuer mon métier, je tourne pour l'étranger. Ici, les télévisions privées ont massacré le cinéma ; les producteurs et distributeurs ont cédé les droits en stock pour pratiquement rien à ces télévisions. Et passer ainsi tant et tant de films a tranché net les entrées en salles. Alors, devant une telle situation, je préfère poursuivre ma carrière même en signant sous le pseudonyme de Martin Herbert, même si ces films ne sortent plus en Italie. Beaucoup de gens pensent que je ne travaille plus et que je suis à la retraite !

Propos recueillis par Claude LEDU

Stuart Whitman dans SPECIAL MAGNUM



Filmographie

1961 *Il Gladiatore Invincibile/Le Gladiateur Invincible*
1962 *Due contro Tutti*
1962 *Perseo l'Invicibile/Persée l'Invincible*
1963 *Horror/Le Manoir Maudit (signé Martin Herbert)*
Gli Invincibili sette/Les 7 Invincibles
1964 *Il Trionfo di Ercole/Le Triomphe d'Hercule*
Gli Eroi di Fort Texan/A l'Assaut de Fort Texan
La Rivolta dei Sette/La Révolte de Sparte
1965 *100.000 Dollari per Ringo/100.000 Dollars pour Ringo*
Upperseven l'Uomo da Uccidere/Espionnage à Captown
1966 *Missione Speciale Lady Chaplin/Mission Spéciale Lady Chaplin*
Django spara per primo/Django tire le premier
1967 *OK Connery/Opération Frère Cadet*
Dalle Ardenne all'Inferno/La Gloire des Canailles
1968 *Roma come Chicago/Rome comme Chicago*
1969 *Femmine Insaziabili*
1970 *L'Uomo Dagli occhi di Ghiacco*
1972 *Il Familiari delle Vittime non Saranno Avvertiti/Le Nouveau Boss de la Mafia*
L'Assassino... E'al Telefono/L'Assassin est au Téléphone
1973 *Il Consigliori/Le Conseiller*
1974 *L'Antecristo/L'Antéchrist*
1975 *Blasing Magnum-Una Magnum Speciale per Tony Saitta/Special Magnum (signé Martin Herbert)*
1977 *Holocaust 2000/Idem*
1979 *L'Uomo Puma/L'Homme Puma (en vidéo)*
1983 *Blood Link-The Link*
1985 *7 Hyden Park/Formule pour un meurtre (en vidéo signé Martin Herbert)*
La Casa Maledetta
1986 *Cosmic Killer-Miami Golem*

LE CARTON DU MOIS

VIDEO IMPACT



HOUSE

Il y a des héritages qu'il faudrait refuser. Mais Roger Cobb, auteur de romans fantastiques, se rend dans la maison de sa tante qui vient de mourir de façon tragique. Il amène avec lui son obsession à retrouver son fils disparu dans la piscine de la maison et quelques cauchemars réminiscents de la guerre du Viet Nam. En fait, l'étrange manoir est en quelque sorte un point frontière entre notre monde et... l'autre.

House avait été l'an passé une des plus sympathiques découvertes de la saison. Rarement le dosage entre la peur et le rire a été aussi subtilement fait; partagé entre l'émotion et la jubilation, le spectateur suit Cobb dans sa découverte de la maison. Et il va de surprises en surprises car derrière chaque porte peut se cacher un monstre hideux ou grotesque, et il y a une progression dans le délire. Le monstre du placard qui jaillit tel un pantin désarticulé au moment où on ne l'attend pas et se cache quand on l'espère. Il y a aussi la sorcière « Lèvres de feu » horrible et vulgaire qui finira en petits morceaux. Pour terminer avec Big Ben, le cadavre ambulant qui poursuit avec une mitraillette son ami Roger. Les effets spéciaux et maquillages sont tout à fait réussis et très inventifs, superbement mis en valeur par la photographie de Mac Ahlberg (qui travaille surtout sur les films **Empire**, notamment **Re-Animator**). Si le film est très classique dans l'histoire et le style, l'ajout de l'humour ne le fait pas devenir parodique; et c'est tellement plus agréable de rire **avec** le film et non pas **du** film.

House 2 va bientôt sortir et bien que plus inégal, il va parfois plus loin dans le délire. Alors, révisez une dernière fois l'original avant de plonger dans le nouvel épisode de ce qui pourrait devenir une série à succès; on ne peut que le souhaiter.

House (House) *1895 Real. Stephen C. Miner Prod. Sean Cunningham. Int. William Katt, George Wendt, Richard Moll, Kay Lenz. Dist. CBS-FOX Alliance*

LES HEROIQUES

Si les seuls souvenirs que vous avez des films de Hong Kong se résument à **La Fureur du Dragon** avec Bruce Lee ou à un double programme dont vous avez oublié le titre dans un cinéma de Barbès, c'est le moment de reprendre tout à zéro. Avec **Les Héroïques** par exemple, prévoyez une longue soirée (le film approche les 3 heures quand même !) et débranchez le téléphone. Le spectacle que nous offre King Hu est un enchantement de tous les instants, le film d'Arts martiaux a trouvé son maître d'œuvre. Le cinémascope (respecté) nous restitue la splendeur de la nature et des grands espaces en des images d'une très grande beauté. La réalisation sait prendre son temps quant il le faut mais devient fulgurante lors des scènes de combats. L'histoire détaille la vengeance d'une jeune fille contre la police politique qui a fait mourir son père qui s'apprêtait à dénoncer leurs excès. Elle sera contrainte de se réfugier chez des moines qui lui ont enseigné la technique des arts martiaux. Les combats sont magistralement exécutés, les protagonistes bondissent, s'envolent dans les airs, se battent avec toutes sortes d'armes pour notre plus grande joie. Un seul regret submerge, celui de ne pas avoir vu le film sur un écran géant.

Les Héroïques/(Touch of Zen) *1975. Réal. King Hu. Int. Hsu Feng, Shih, Pai Ying. Dist. R.C.V.*





NINJA MASTER

Les Ninjas sont décidément une secte bien mystérieuse, au point que la jaquette de **Ninja Master** crédite Gordon Hessler à la réalisation alors que le générique lui affirme que c'est Robert Clouse. Or donc, un colonel de l'armée américaine, Mac Allister, est resté au Japon après la Seconde Guerre et a réussi à faire partie des Ninjas dont il est devenu le maître; on l'applaudit bien fort. Mais le mal du pays et le souhait de retrouver sa fille abandonnée il y a de nombreuses années l'amènent à transgresser la loi fondamentale de l'organisation : un Ninja ne peut quitter ses frères d'armes. De retour aux U.S.A., Mac Allister doit donc affronter ses frères d'armes et mettre la main sur sa progéniture, ce qui n'est pas une mince affaire. Dans le rôle du colonel, Lee Van Cleef joue sur du velours car quand il se transforme en Ninja, il enfile un costume, ce qui permet d'utiliser une doublure pour les scènes d'action; ni vu, ni connu ! Le tout est un petit peu mou et a des allures de téléfilm. En fait, il s'agit réellement du pilote d'une série télé qui ne semble pas avoir connu une carrière mémorable. On s'amusera à reconnaître dans un court rôle de méchant Sho Kosugi, depuis passé au service de la loi.

Ninja Master. *Réal. : Gordon Hessler ou Robert Clouse ? Scén. : Susan Wollen. Int. : Lee Van Cleef, Timothy Van Patten, Sho Kosugi. Dist. : A.P.A./VIACOM.*

LE MASQUE DE FU MANCHU

A lui seul, il représente le péril jaune qui faisait frémir les lecteurs de romans populaires du début du siècle. Fu Manchu imaginé par Sax Rohmer, après avoir connu un certain succès au cinéma dans les années 40, revenait en 1965. L'époque a vu le retour de nombreux personnages classiques du fantastique. Christopher Lee est particulièrement sinistre dans le personnage de Fu Manchu assisté de sa fille qui a de qui tenir question cruauté. Malheureusement l'histoire est assez décevante et rappelle un quelconque film d'espionnage. A l'aide de fleurs empoisonnées qui poussent au Tibet, Fu Manchu a préparé un gaz mortel; il démontrera son efficacité en détruisant toute vie dans un village britannique. Il sera contré dans sa mégalomanie homicide par Nayland Smith, son adversaire privilégié. Bien que l'atmosphère de Londres dans les années 20 soit bien rendue, le film doté d'un budget ridicule se perd dans des bavardages incessants et l'action est limitée au minimum. Heureusement, **Brides of Fu Manchu** tourné l'année suivante est un peu meilleur et surtout **Vengeance of Fu Manchu** qui est le plus réussi et le plus violent de la série; il est inédit en France mais mériterait une sortie en vidéo. C. Lee tournera encore deux Fu Manchu sous la direction de Jess Franco, mais qui n'ont pas une excellente réputation.

Le Masque de Fu Manchu/(The Face of Fu Manchu) *1965. Réal. Don Sharp. Int. Christopher Lee, Nigel Greene, Karin Dor. Dist. Carrere.*



LE DROIT DE TUER

Après le meurtre de sa femme et de sa fille par deux voyous, un magistrat décide d'utiliser la législation pour promulguer une loi qui autorise les gens à porter des armes sur eux et à s'en servir en cas d'agression. La légitime défense est symptomatiquement un des thèmes réguliers du cinéma d'action; mais la morale guerrière qui court dans la série « Justicier dans la ville » n'a pas vraiment sa place ici. Jeffrey Bloom aborde le sujet plus subtilement en nous présentant les arguments des deux parties et en s'abstenant de proposer une conclusion. L'histoire joue sur l'ambiguïté, ainsi ce personnage de jeune émule de Bronson qui, par la fascination qu'exercent sur lui les armes, est à la lisière de l'illégalité et qui deviendra par hasard un justicier décoré par la ville. Le film malgré quelques scènes de violence n'est pas très spectaculaire, préférant illustrer le problème par des scènes d'une banalité quotidienne; comme celle du livreur de lait qui fait sa tournée avec un colt à la ceinture : image plus dérangeante que le père Bronson avec un bazooka. On en sait gré au réalisateur d'éviter pour une fois la grosse artillerie et de laisser la fin ouverte.

Le droit de tuer/ *(traduction très libre de* **The Right of the people)** *1985. Réal. & Scén. Jeffrey Bloom. Int. Michael Ontkean, Jane Kaczmarek, Billy Dee Williams. Dist. Unicorn Studios.*

LE PIEGE

Contrairement à ce qu'affirme la jaquette, le film n'est pas inédit chez nous et a été distribué sous le titre **L'Aventure sauvage**. Tant qu'on en est dans les mauvaises nouvelles, après un générique en panavision on a droit à un film recadré; c'est toujours dommage pour un film d'aventures qui bénéficie de décors naturels somptueux. L'intérêt se reporte donc sur la confrontation en forme de huis clos entre Oliver Reed dans le rôle du trappeur Jean La Bête et Rita Tushingham, la femme muette qu'il s'est achetée lors d'une de ses rares visites en ville. Les nuits sont longues dans le Grand Nord canadien ! Dans la peau de l'ours mal léché, Reed est superbe et Tushingham très émouvante, leurs rapports étant faussés par la rudesse des sentiments exprimés ou non. On a droit quand même à quelques morceaux de bravoure comme une amputation de jambe à la hache et une attaque de loups. De toute façon, un film rare à découvrir par ces temps de grande chaleur.

Le Piège/(The trap) *1966. Réal. Sidney Hayers. Int. Oliver Reed, Rita Tushingham. Distr. G.C.R.*

BOOBY TRAP

Sous un emballage Science Fictionnel, **Booby Trap** (on aurait aimé une explication de ce titre !) est un film sur la légitime défense dans un futur proche. Le scénario a beau nous dire que nous sommes en 1998 à Los Angeles et qu'un virus nommé le Tapex a décimé les U.S.A. on n'y croit guère. Dans des zones de quarantaine vivent des survivants mutants qui s'attaquent aux communautés environnantes. Voilà pour le cadre. On fait ensuite la connaissance d'une bonne famille américaine qui continue à vivre comme si rien ne s'était passé et qui finira par se faire à demi décimer par une bande de dégénérés. Le brave garçon survivant, avec l'aide de sa petite amie et d'un robot exécuteur, s'attaquera à la horde et la détruira. A aucun moment la réalisation ne conférera de crédibilité à cette situation; mais le coup de grâce est porté par les dialogues d'une stupidité inimaginable et on n'est pas du tout sûr qu'il s'agisse d'un problème de doublage.

Booby Trap/ (Booby Trap) *1986. Réal. & Scén. Franky Schaeffer. Int. Emily Longstreth, Devin Hoelscher, Merritt Butrick, Kristina David. Dist. Embassy.*

JAKE SPEED

Il y aura bientôt plus d'Anti-héros sur nos écrans que de héros véritables. Jake Speed en est la preuve ; héros d'une série de roman. il a bien du mal à se hisser à la hauteur de son mythe. Contacté par la sœur d'une jeune fille qui s'est faite enlever en plein Paris par un groupe vaguement terroriste, il se verra contraint de tenter de parvenir à la hauteur de sa réputation. Et nous voilà partis pour une nouvelle aventure africaine point désagréable cependant. Le plus amusant pour un spectateur français demeure la vision proche de Beyrouth qu'ont les Américains de notre belle capitale.

Marcel BUREL





Tout près de Paris se trouve de Q.G (prononcez... euh, enfin, bon...) d'une boîte discrète, la Colmax Company. 13 films de distribués en 3 ans. Max Alestchenkoff, l'ani-mateur, a pour objectif la qualité : films tournés en 35 mm, grands noms du X (Ginger Lynn, Tracy Lords), le tout à la sauce américaine. Comme dirait le père Noël, « C'est très hot » ! Dans nos vidéo-clubs ce soir :

BEVERLY HILL'S COX

Ça dégage quand la provocante détective privée Susie Cox se lance à la poursuite d'un redoutable criminel. Et surtout lorsque poursuivant son enquête, elle se livre à des activités plutôt lubriques et même carrément pornographiques. Du garage (filmé clip) à la cabine d'essayage transformée en cabine d'effeuillage, Susie n'aura de cesse d'aller au fond des choses. Au fait, Susie Cox est blonde, roulée comme une cigarette, et a tous les traits de Ginger Lynn, la reine du tiroir-fesses. Un Ginger Lynn, ça ne se rate jamais.

BODY LOVE

Body love a tout de l'excellent porno : une intrigue parodiant celles des films policiers, une image diversifiée et inventive - prises de vue sous-marines, ralentis lyriques, montage en parallèle de deux scènes au tempérament différent -, des acteurs qui se donnent - on voit nettement la sueur qui perlent de leurs corps -, et le désir d'offrir à chaque spectateur ce qui lui tient à cœur. S.M, partouzes, langueur et brutalités, **Body love** respectera votre trip. A voir d'urgence.

DEVIL IN MISS JONES 3

Le ton Colmax se durcit. Ça bout en enfer; ses habitants n'y vont pas de queue morte et Satan y organise des sabbats brûlants. La « pauvre » Miss Jones, guidée par un démon, découvre qu'il n'y a qu'une solution à son problème, se jeter à corps perdu (mais pas pour tout le monde) dans la luxure la plus noire. De quoi nous enflammer, tous.

DEVIL IN MISS JONES 4

Et revoilà notre piquante Miss Jones dans un des chaudrons de l'enfer pour un dernier et éclatant passage. Réalisé par les ineffables Dark Brothers, **Devil in Miss Jones 4** pousse la débauche sexuelle à son paroxisme. Gare aux soupapes de sûreté.

Alain CHARLOT.





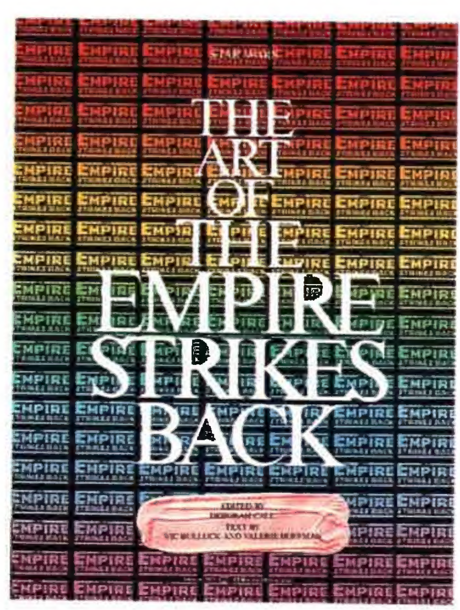


A gauche, Ginger Lynn dans BEVERLY HILL'S COX. Ci-dessus : DEVIL IN MISS JONES 3.

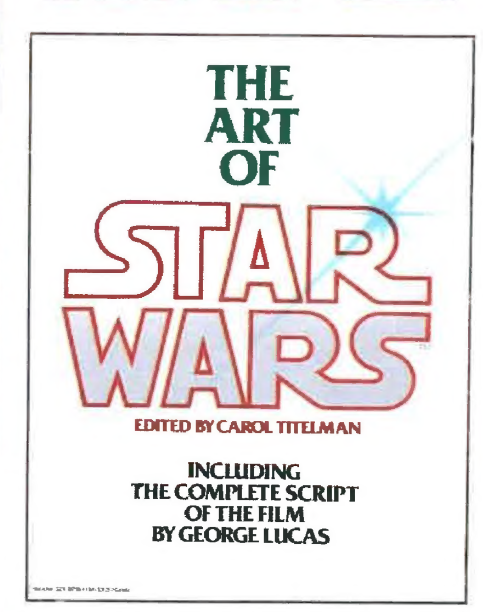


THE ART OF STAR WARS

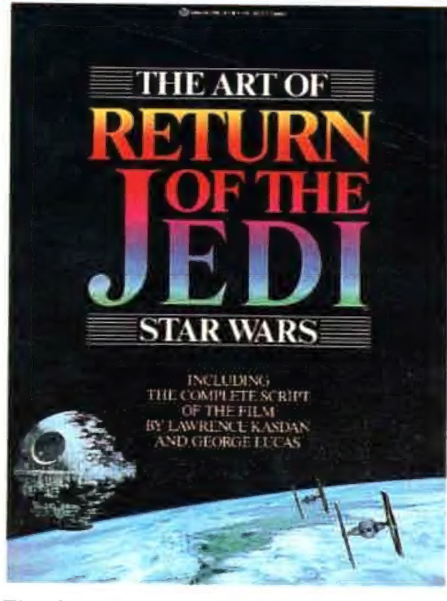




La Saga complète de La Guerre des Étoiles dans ces trois volumes magnifiques. The Art of the Empire Strikes back., tout couleur, 176 p.. Broché. En anglais : 240 F.



Chaque album de la série contient le script intégral du film, planches du story-board. The Art of Star Wars, format 21,5 × 30, langue anglaise : 240 F.

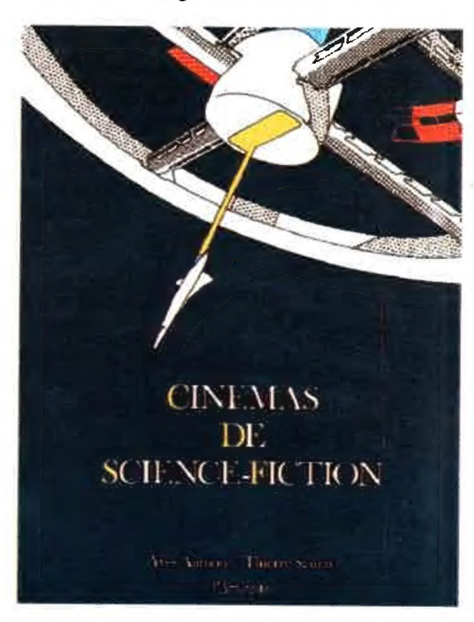


The Art of return of the Jedi, comprend les explications des effets spéciaux de Richard Edlund, costumes, etc., 176 p., broché, en anglais, couleur : 240 F.



Industrial Light and Magic. ILM livre ses secrets définitifs, 250 p., couleur, relié, 26,5 × 30,5. En anglais : 560 F.

OFFRE LIMITÉE : LA SÉRIE DES TROIS STAR WARS A 650 F AU LIEU DE 720 F



Cinémas de science-fiction. Le seul livre français de référence sur les films de S.F. Photos N.B., 21,5 × 30, relié, 250 F.

BON DE COMMANDE à retourner à I.MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Veuillez m'expédier :

- ☐ The Art of Star Wars .... 240 F
- ☐ The Art of the Empire ... 240 F
- ☐ The Art of The Jedi ..... 240 F
- ☐ Série de 3 Star Wars .... 650 F
- ☐ Industrial Light magic ... 560 F
- ☐ Cinémas de S.F. .... 250 F

NOM .... Prénom ....

RUE ....

CODE POSTAL .... VILLE ....

TOTAL ☐ + Port et emballage 25 F par livre ☐ Total ☐

Que je règle par chèque à l'ordre d'I.MEDIA. Etranger : mandat postal uniquement.

